



Buss
FONDÉ EN 1918



3 GALERIE LOUISE
BRUXELLES 5

CRISTAUX — PORCELAINES — ORFÈVRES

Même Maison: 84 MARCHÉ AUX HERBES - BRUXELLES 1

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction: Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction: Yves Boyen
Présentation: Georges Van Assel
Administration: Rosa Spitaels
Imprimerie: Snoeck-Ducaju & Fils
Photogravure: Lemaire Frères

Prix du numéro: 30 F. Cotisation: 150 F. Etranger: 170 F.
Siège: 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1.
Tél.: (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant:
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant“, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de kulturele, ekono-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belicht
en ook het toeristisch, historisch en folkloristisch patri-
monium behandelt.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 250 F (pour l'étranger: 290 F) au
C.C.P.: 3857.76.

Les problèmes du logement	2
Les lions de Bruxelles, par Berthe Delépinne	4
Antiquaire, ami des collectionneurs, par Jacqueline Ebrant	10
Renaissance du Grand Béguinage de Louvain, par Yvonne du Jacquier	18
La Tombe d'Allard, par Joseph Delmelle	24
Le 125 ^e Anniversaire de l'Académie Royale de Médecine de Belgique, par Albert M. Dalcq	25
Les belles façades de Diest, par Emile Poumon	32
Transformation d'une commune urbaine, par H. Crokaert	36
Au fil de la Voer, par Yves Boyen	45

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Les lions de Bruxelles: Albert Hanse, C.G.T. et Georges de Sutter;
Grand Béguinage de Louvain: Hubert Depoortere; Les belles façades
de Diest: Ooms et de Sutter; Antiquaire, ami des collectionneurs:
Hubert Depoortere et Willy Caussin; Académie Royale de Médecine
de Belgique: Archives Académie Royale de Médecine de Belgique;
Transformation d'une commune urbaine: H. Crokaert, les gravures
sont de H. Quittelier; Au fil de la Voer: Hubert Depoortere, R. Nève
de Mévergnies, A.C.L. et de Sutter; 2.000 ans d'orfèvrerie française:
Fernand Antoine.

Les problèmes du logement

Depuis une vingtaine d'années, nous assistons à un prodigieux développement du bien-être général. Une expansion économique constante, l'instauration d'un dialogue permanent entre travailleurs et employeurs, entre autres, ont provoqué une plus large justice distributive sur le plan social et ont conféré une dignité nouvelle au monde du travail. L'augmentation régulière du niveau de vie a permis aux salariés d'accéder à un plus grand bien-être tant sur le plan matériel que culturel. N'a-t-on pas également défini notre époque comme la civilisation des loisirs.

Parmi les composantes de la promotion sociale ou de ce nouvel art de vivre, la disposition de logements salubres et modernes revêt une particulière importance. Le recensement de 1947 a révélé que la moitié des logements ont été construits un siècle auparavant. De plus, le patrimoine immobilier avait subi de multiples destructions durant la dernière guerre. Les besoins étaient énormes et la tâche à réaliser immense. Les pouvoirs publics s'y attelèrent et la mise en vigueur de la loi De Taye marqua le point de départ d'un remarquable essor de la construction d'habitations modestes.

A l'heure actuelle, l'Etat a accordé plus de 290.000 primes à la construction pour un montant supérieur à 9 milliards et environ 40.000 primes à l'acquisition pour un montant de 1,2 milliard. Grâce à cette initiative et aux efforts consentis par les établissements publics s'occupant du logement, on peut affirmer, sur la base de récentes statistiques, qu'environ un Belge sur deux est propriétaire d'une habitation.



M. Philippe Van Bever,
député permanent et président
de la Commission provinciale
du Logement social.

Mais quelle est la situation du Brabant au point de vue logement ? Il ne semble pas que l'on puisse encore parler d'une véritable crise généralisée du logement mais une étude plus approfondie à cet égard nous paraît indispensable.

Convient-il d'encourager la formule d'immeubles à appartements multiples et, dans l'affirmative, dans quelles conditions et dans quelles zones ? Faut-il promouvoir de concert la multiplication d'habitations unifamiliales ? Les logements sociaux érigés donnent-ils satisfaction à leurs habitants ? Quelles sont les conditions générales d'accession à la propriété, etc... ?

Autant de problèmes qui nécessitent un examen. De plus, il ne suffit pas d'ériger des quartiers, encore faut-il prévoir une infrastructure suffisante, des moyens de communication satisfaisants, la proximité de centres commerciaux, d'écoles. Un équilibre doit pouvoir être fixé entre la préservation de sites naturels et l'implantation de nouvelles zones d'habitations.

C'est pourquoi notre Revue se propose d'examiner le problème du logement dans la province. Certes, nous n'avons pas l'intention de prétendre apporter des solutions définitives mais nous formons le vœu qu'en faisant le point exact de la question, nous contribuerons dans une large mesure à faciliter l'étude des programmes à réaliser.

Nous sommes convaincus que nos lecteurs liront avec intérêt la série d'articles consacrés à cette importante question, série qui débutera dans notre prochain numéro.

Les lions de Bruxelles



par Berthe DELEPINNE

Au XVII^{ème} siècle, le chroniqueur Maximilien Misson écrivait : « Le peuple de Bruxelles et de tout le Brabant en général est un peuple franc, doux et civil ; peut-être un peu trop naïf. Mais avec toute cette simplicité, quand on les irrite, ils changent d'humeur et, en diverses occasions, ils se sont fait connaître pour braves... Bruxelles est l'une des villes des pays voisins où l'on peut trouver de plus agréables compagnies. Il y a un grand nombre de personnes de qualité, les dames y sont bien faites, et il est aisé

de s'introduire dans les meilleures sociétés ». En 1785, dans sa « Description de Bruxelles », Théodore Mann disait : « Les mœurs des Bruxellois sont douces et honnêtes ; ils sont bons, humains et francs, laborieux surtout quand le besoin les presse... Ils aiment leur prince et sont très attachés à leur constitution civile qui leur donne de grands privilèges ». Tandis que Verlaine écrivait : « Bruxelles est la ville la plus bonhommement rigoleuse que je sache », Georges

Eekoud notait au début du XX^{ème} siècle : « S'il est une capitale réjouie et cordiale entre toutes, c'est bien Bruxelles... ». De ces divers témoignages il est permis de conclure que Bruxelles est une ville pacifique et que ses habitants, jaloux de leur indépendance et de leur liberté, n'en sont pas moins amènes et cordiaux. Par quel contraste ont-ils, dans leur ville accueillante et riante, orné leurs places et leurs monuments de tant de lions souvent d'aspect redoutable, et pourquoi ont-ils ambitionné

ce record d'être la capitale qui en compte le plus grand nombre ?

Cet amour séculaire des lions, qui se retrouve dans les armoiries nationales et provinciales, a peut-être influencé les goûts plastiques des bâtisseurs, et les félins de bronze ou de pierre dressés et domptés à Bruxelles, s'ils ne sont pas tous des chefs-d'œuvre de la sculpture, sont, sans conteste, une des originalités de la ville.

Que n'organise-t-on une « chasse aux lions », qui aiderait les Bruxellois à découvrir des aspects peu connus de leur cité et réjouirait certainement les

étrangers participant à ce sport débonnaire ? L'itinéraire en serait varié à souhait et toujours pittoresque.

Voici la Grand-Place où les lions se sont évidemment rassemblés depuis longtemps. Deux lions tenant entre leurs pattes l'écusson de Bruxelles veillent au pied de « l'escalier des Lions », bâti en 1770 au rez-de-chaussée de l'aile gauche de l'Hôtel de Ville. Il fallait aussi que les maisons corporatives garnissent de lions leurs façades luxuriantes. En vigie, au sommet de la Maison Le Cornet, édifée en 1697 d'après les plans d'Antoine Pastorana, deux lions entièrement dorés soutien-

nent l'écusson royal d'Espagne. A la Maison des Brasseurs, due à Guillaume De Bruyn, et qui abrite aujourd'hui le Musée de la Brasserie, deux lions sont posés au milieu de la façade. Ils paraissent seuls dignes au Gouverneur général des Pays-Bas, l'Electeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, de reposer au pied du cartouche où se lisait en lettres d'or son dithyrambe. A l'angle de la Grand-Place et de la rue Charles Buls, sous les arcades de la Maison de l'Etoile, se voit la plaque commémorative d'Everard 't Serclaes, due au sculpteur Julien Dillens et inaugurée en 1898. Sur l'entablement du

Anonyme XVIII^{ème} siècle. « Lion debout, la patte posée sur une sphère » (marbre blanc). Statue originale, actuellement au Musée communal de Bruxelles et provenant du Parc de Bruxelles et d'après laquelle A. de Tombay exécuta, en 1895, la statue de marbre blanc qui occupe, actuellement, l'emplacement de celle du XVIII^{ème} siècle.

Lion héraldique de l'escalier de l'Hôtel de Ville de Bruxelles.



tympan les écussons de Bruxelles et du Brabant sont présentés par deux lions encadrant un chevalier en armure, qui semble le fantôme du héros gisant, ayant gardé à ses pieds son chien fidèle, porte-bonheur de tous ceux qui caressent dévotement son fin museau. De chaque côté de la porte d'entrée de la façade postérieure de l'Hôtel de Ville, rue de l'Amigo, un ravissant petit lion de bronze crache de l'eau dans une vasque de pierre,

« Où parfois quelque pauvre homme
Dans la chaleur de l'été

Va buvant tout à côté
De quelque bête de somme »

ainsi que le rapportait en 1803 un ouvrage intitulé « Coup d'œil sur Bruxelles ». Il est à souhaiter que, comme aux siècles passés, quelque seigneur en visite à l'Hôtel de Ville, écoutant le chant discret des lions - fontaines, s'accoude à la balustrade du balcon de fer forgé, au centre duquel se découpe un lion.

De la Grand-Place à la Bourse il n'y a qu'un pas, et des lions nous y attendent. Flanquant le célèbre escalier qui

fut la scène de tant d'événements heureux ou tumultueux de notre vie nationale, deux lions, œuvres du sculpteur Jacquet, se laissent complaisamment mener par un génie tenant à la main un flambeau. Et là-haut, aux angles du fronton, deux lions menaçants, présentant sans doute la Constitution, regardent vers le Nord et le Sud. On les voit peu, et les pigeons nichent au couvert de leurs pattes. Qui songe « en allant à la Bourse » qu'un pauvre tailleur de pierre, Auguste Rodin, travailla aux frises décorant les façades latérales de cet orgueilleux monument ?



Anonyme XVIIe siècle. Lion héraldique (pierre blanche avec traces dorure), faisant partie des collections du Musée Communal de Bruxelles.
Provenant de la façade de l'ancienne Maison du Roi

Anonyme XVIe siècle. « Lion assis » (pierre blanche), conservé au Musée Communal de Bruxelles.
Retrouvé lors de la construction de la caserne « Prince Albert », rue des Petits Carmes, édifiée sur l'emplacement de l'Hôtel de Culembourg.

Anonyme fin XVIIe siècle. « Lions assis » (laiton fondu et ciselé), conservés au Musée Communal de Bruxelles.
Provenant des fontaines de l'Hôtel de Ville — rue de l'Amigo.

Les lions de la Bourse dédaignent sans doute les deux lions qui à l'angle de la rue Auguste Orts et de la Place de la Bourse ornent la niche où le buste d'Auguste Orts, dû à Thomas Vinçotte, rappelle le souvenir d'un échevin de Bruxelles.

Il est, rue de Flandre, une demeure féérique, endormie dans le calme du passé et ne révélant sa beauté que si l'on ouvre pour la contempler une porte mystérieuse menant à une cour gazonnée : c'est la Maison de la Bellone dont on attribue les plans à Jean Cosyn, auteur de la Maison des Boulangers à

la Grand-Place. La Maison de la Bellone, érigée en 1697, dont les attributs rappellent la victoire de Zenta remportée sur les Turcs par le prince Eugène, porte au sommet du fronton deux lions couchés, contrastant par leur puissance avec les gracieux symboles des socles.

Revenant dans l'animation de la ville, voici le Théâtre royal de la Monnaie pour lequel Eugène Simonis sculpta dans le fronton un bas-relief inauguré en 1854 et représentant l'Harmonie des Passions humaines, au centre desquelles l'Amour conduit deux lions. Il faut

se rappeler que le plafond de la Monnaie, datant de 1856, a pour thème « La Belgique protégeant les Arts ». On lit dans l'histoire du Théâtre de la Monnaie, écrite par Jacques Isnardon : « La figure monumentale de la Belgique, due à l'habile crayon de M. Hendrickx, est assise sur un trône au pied duquel le lion belge étend sa fauve majesté... ».

N'y aurait-il pas un lion rue Neuve ou à proximité ? Ici le silence et le respect s'imposent. L'étroite rue Saint-Michel débouche Place des Martyrs où, au lendemain de la Révolution de 1830, furent inhumés les citoyens morts au combat. C'est l'Anversois Guillaume Geefs, qui réalisa le groupe surmontant le monument votif de la Place. La Belgique triomphante, traçant dans le marbre les dates mémorables de septembre, garde à son côté, docile mais farouche, un lion dont les lourdes chaînes sont rompues.

Le plus ancien, peut-être le plus beau des lions de Bruxelles, se trouve en la cathédrale Saint-Michel, en retrait du maître-autel. Jusqu'en 1882, date de la restauration du chœur, ce lion d'airain dû à Jean de Montfort et que firent ériger en 1610 les archiducs Albert et Isabelle, surmontait le caveau des Ducs de Brabant. Dans ce caveau, le premier Prince inhumé fut Jean II, duc de Brabant, décédé en 1312, et le dernier le prince Louis-Philippe, premier fils de Léopold I, mort à 10 mois, le 17 mai 1834.

Lorsqu'en 1850, le roi Léopold I et ses fils posèrent la première pierre de la Colonne du Congrès, exécutée par l'architecte Joseph Poelaert, qui se serait douté que les deux lions de bronze, œuvre du sculpteur liégeois, Eugène Simonis, protégeant l'entrée du monument, seraient un jour les sentinelles immobiles d'un tombeau ? C'est sous leur garde que repose depuis le 11 novembre 1922 le Soldat inconnu,



Anonyme XIXe siècle. « L'Enfant au lion » (plâtre). Copie, exposée au Musée Communal de Bruxelles, du groupe de Godecharle, surmontant l'un des édicules de l'entrée du Parc de Bruxelles (Place des Palais - angle rue Ducale).

tandis qu'une flamme sans cesse ranimée témoigne pour tout un peuple de la ferveur du souvenir.

De l'ancienne Warande, admirable parc qui prolongeait le Palais des Ducs de Brabant édifié au XIIème siècle et incendié en 1731, il reste le Parc dont les Bruxellois parlent comme s'il était l'unique parc de la ville. Ainsi qu'au temps où Albert Dürer s'émerveillait des « bêtes sauvages » qu'on y voyait, quelques lions bien sages amusent les promeneurs.

Place des Palais, à l'entrée du Parc donnant rue Ducale, deux groupes de Gilles-Lambert Godecharle, mort à Bruxelles en 1835, représentent l'un une lionne à qui un amour ailé présente

une grappe de raisin, et l'autre un lion s'apprêtant à déguster un melon dont il tient délicatement la tige sous sa patte ! Dans l'allée centrale et regardant vers le Palais royal, deux lions du XVIIIème siècle dressent un cou démesuré en ayant l'air de secouer leur crinière frisée. Et dans l'ombre des charmilles, un petit lion de marbre, jouant avec un globe terrestre, n'est que la copie du lion ayant appartenu à Charles de Lorraine et qui est conservé au Musée communal.

Une douzaine de lions ont dû, au fil des jours, s'échapper du Parc et n'ont pas quitté ses parages. Rue Royale, quatre lions sculptés par Antoine Bouré, ornent la grille d'entrée de l'hôtel

Errera. Antoine Bouré, ce spécialiste des lions, né en 1831 et décédé en 1883, exécuta le lion de treize mètres de haut au barrage de la Gileppe et décora de quatre lions la balustrade du Palais des Académies, rue Ducale.

Un lion s'est perché à l'angle de la façade et de la cour d'honneur du Palais du Comte de Flandre où le roi Albert naquit le 8 avril 1875. Enfin, Place Royale, en passant sous le portique de la Place du Musée, on aperçoit le Palais de Charles de Lorraine, bâti en 1756, et dont la balustrade de l'hémicycle est décorée, parmi les trophées et les génies, d'une Magnanimité au lion, due au sculpteur gantois Laurent Delvaux.



Grand-Place: Maison « Le Cornet ».

En cherchant un peu, sous les frondaisons des grands arbres, on découvrira les deux lions du Palais Royal, par le sculpteur liégeois Adolphe Fassin, à l'entrée du Palais, Place du Trône, derrière la statue équestre de Léopold II.

Redescendant naturellement vers la Grand-Place, cœur toujours battant de Bruxelles, voici l'église des Minimes, commencée en 1700 et dont la chaire de vérité représente le globe terrestre soutenu par les quatre évangélistes. Saint Marc y figure accompagné de son lion.

Non loin de là, l'admirable église du Sablon se dresse comme une orfèvrerie précieuse dans la ville. Contient-elle

des lions ? Aux frontons de la Chapelle Saint-Maclou et de la Chapelle Sainte-Ursule qui est la sépulture de la famille de Tour et Tassis, quatre lions de marbre soutiennent les armes et la couronne de l'illustre famille, qui au XVème siècle fonda la Poste internationale. La monumentale chaire de vérité, du sculpteur bruxellois Marc De Vos et datée de 1697, comporte elle aussi les figures des évangélistes, dont l'imposant Saint Marc et son superbe lion.

Que de lions encore, sans compter les motifs héraldiques, les éléments architecturaux, les têtes, les griffes ayant le lion comme thème et dont la liste serait innombrable ! Lions de pierre de M. Desmaré à l'en-

trée de l'ancien Hôtel communal de Laeken, lion du monument aux Morts de Saint-Josse-ten-Noode par Guillaume Charlier et tout nimbé de verdure au square Frick, lion du XIVème siècle au jardin du Musée Erasme, bornant autrefois les communes d'Anderlecht et de Gaasbeek...

Mais ni les siècles ni les modes n'ont altéré l'amour de Bruxelles pour les lions, et achevant la promenade, en attendant que sonne l'heure à l'horloge géante du Mont des Arts, que les chercheurs se reposent près du lion de pierre de van Albada, daté de 1962, sur un banc du jardin où, sans souci du fauve, chantent les oiseaux et jouent les enfants.

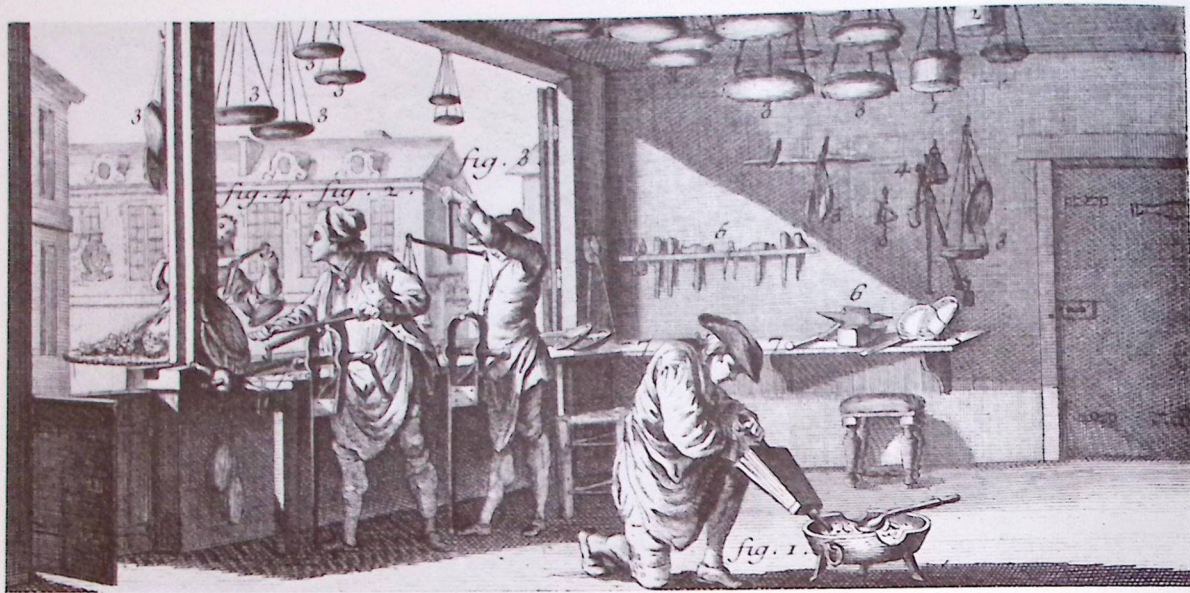
Colonne du Congrès.

Palais de Justice.

Hôtel de Ville.

Place des Martyrs.





Antiquaire ami des collectionneurs

par Jacqueline EBRANT

La copocléphilie (quel horrible mot!) est-elle cette forme de manie collective qui caractérise le courant de standardisation dans lequel sont entraînées les générations actuelles? Cette nouvelle folie, nouvellement apparue sur le marché et habilement entretenue à des fins commerciales avouées, n'est certes ni méchante, ni agressive. Si rassembler le plus grand nombre de porte-clés n'est pas beaucoup plus exaltant que récolter les boîtes d'allumettes et les cartons de bière, ce n'est jamais qu'une occupation qui peuple facilement et sans danger les pensées de centaines de jeu-

nes, entre deux disques yé-yé, et celles de moins jeunes, entre deux discussions sur la situation au Vietnam. Il est — heureusement — d'autres soucis que celui du seul nombre. Il y a la recherche du beau; il y a l'amour des objets; il y a la signification des ensembles. La collection, née souvent d'un coup de foudre pour devenir passion, engage une fois pour toutes la vie du collectionneur: elle occupe ses loisirs, elle influence sa vision des choses, elle fait de lui un éternel insatisfait; en un mot, elle ne le laisse pas en paix. Mais, faut-il vraiment le dire, les satisfactions et les joies, qu'il

en retire, seront, elles aussi, incomparables et dureront autant que durera sa passion. Qu'elle soit modeste ou impressionnante, chaque collection a sa valeur, nourrie du souvenir des recherches, du « suspense », des victoires et des découvertes. Enfin, quand elle se constitue, palpable, vivante, réconfortante, elle est une perpétuelle récompense pour les yeux et pour le cœur. Elle réchauffe bien des heures froides et remplit bien des moments inhabités. Elle rétablit le courant entre le passé, le présent et l'avenir. Elle décore l'intérieur, elle le peuple de présence,

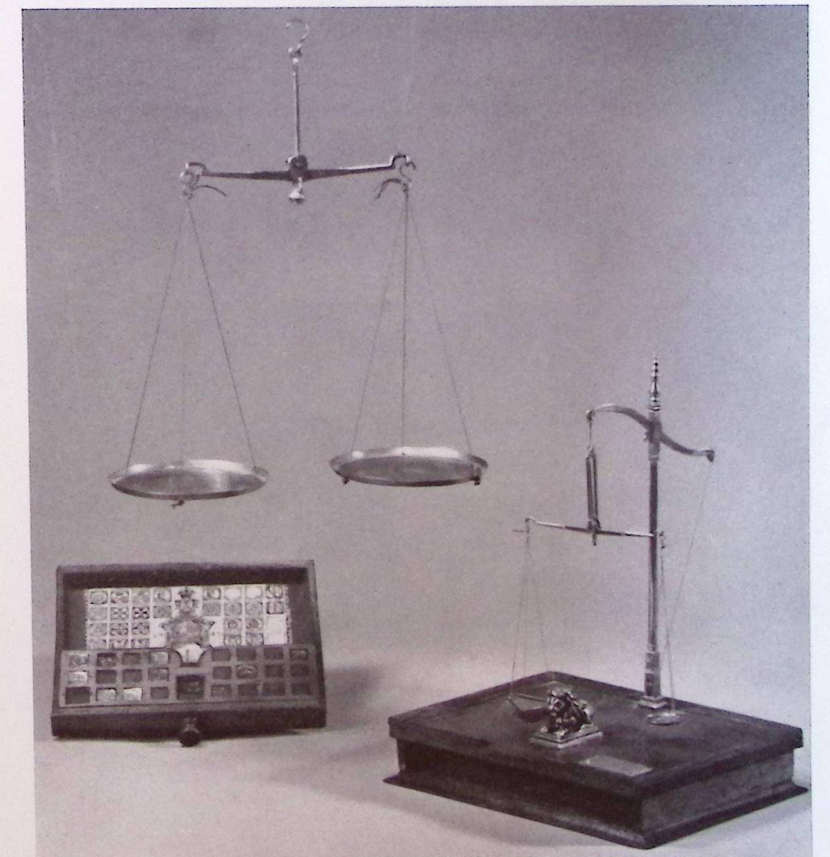
elle l'habille d'une signification étrange, perceptible pour quelques initiés seulement. Pour ceux-là qui parlent le même langage, les pièces d'une collection sont les formes innombrables d'une même manière de vivre, d'un même art, d'une même destination. Elles traduisent des sensibilités d'artistes et des visions multiples appliquées à des objets d'un même usage.

Si, aujourd'hui, l'industrial design a réduit à sa plus simple et à sa plus facile expression les rapports homme — monde des formes, il est encore des objets du passé qui se soucient de créer des liens plus valables que la facilité: la joie, l'émotion, l'émerveillement.

Collectionner est un acte d'amour: amour exclusif, jaloux, éternel, qui a ceci de commun avec l'amour paternel que chaque nouveau venu est aussitôt aimé pareillement sans que les autres se voient négligés pour autant.

Avec aussi de commun l'une ou l'autre préférence inavouée ou à peine apparente.

Collectionner, c'est aussi faire basculer parfois les valeurs établies, les préjugés ou les idées toutes faites. C'est parfois ébranler les habitudes et faire naître l'insolite au cœur de la monotonie. C'est souvent affronter



l'étonnement, l'indifférence, voire la moquerie. En un mot, collectionner, c'est passionnant.

On collectionne tout. On ne devrait pas. Mais, c'est un fait, tout est sujet à collection. Peut-être ce besoin est-il inhérent à la nature de l'homme et se révèle-t-il plus ou moins violemment. Quel est l'enfant, en tous cas, qui ne s'est pas demandé: « Qu'est-ce que je pourrais bien collectionner? » Ce n'est pas à nous de juger s'il est plus ridicule de se passionner pour les bouts de ficelle que pour les gravures anglaises ou s'il est moins intéressant de passer sa vie à courir les ours en peluche plutôt que les papillons. Quoi qu'il en soit, si chacun trouve dans sa propre obsession un sujet de satisfaction, il n'y a pas lieu de s'en faire. Ce sont les antiquaires qui nous révèlent souvent qu'il existe dans le pays de remarquables collections, petits musées privés, d'une richesse parfois extraordinaire et insoupçonnée, des objets les plus classiques aux plus inattendus. Pipes, cartes postales, parapluies, armes, armures, pots d'étain... voilà qui ne surprend



personne. Pots de pharmacie, horloges, encriers, écri-toires, carafes, boîtes à musique, balances... voilà qui est plus curieux. Si on nous parle de serrures, de casseroles de cuivre, de coffres, d'uniformes, de plaques de rues, de réverbères, de microscopes, de globes terrestres et de baromètres, il y a sans doute de quoi s'étonner.

Le problème, pour le collectionneur, c'est de résister au médiocre pour ne retenir que des pièces de valeur, même si le désir de voir sa richesse s'accroître d'une unité le fait faiblir.

Le drame du collectionneur, c'est qu'il lui est impossible de posséder tout. Il y aura toujours, quelque part, des objets qu'il convoite et qui ne seront jamais à lui.

L'espoir du collectionneur, c'est d'être le détenteur heureux de pièces rares ou uniques que jamais il ne risquera de rencontrer ailleurs.

Le goût de l'exclusif n'a pas disparu du cœur des hommes, lorsque cet exclusif est fait de qualité et de beauté. Comment s'attacher vraiment à autre chose qu'à l'Unique? Pour l'être ou

pour l'objet, c'est cette qualité qui fait naître et qui entretient l'amour. Et comme on choisit les êtres, on choisit les objets qui doivent partager notre vie. Les choses, elles, ne déçoivent pas. Elles sont ce qu'elles sont, une fois pour toutes. Il s'en dégage parfois autant de vie et autant de chaleur que de certains êtres, sinon plus. Il ne faut ni les mépriser ni leur manquer de respect. Surtout si elles ont beaucoup vécu, si elles ont été conçues dans la beauté et si elles témoignent de l'aventure humaine.

Alors, dites-moi comment aimer un porte-clé?

Au hasard, un thème de collection: les balances.

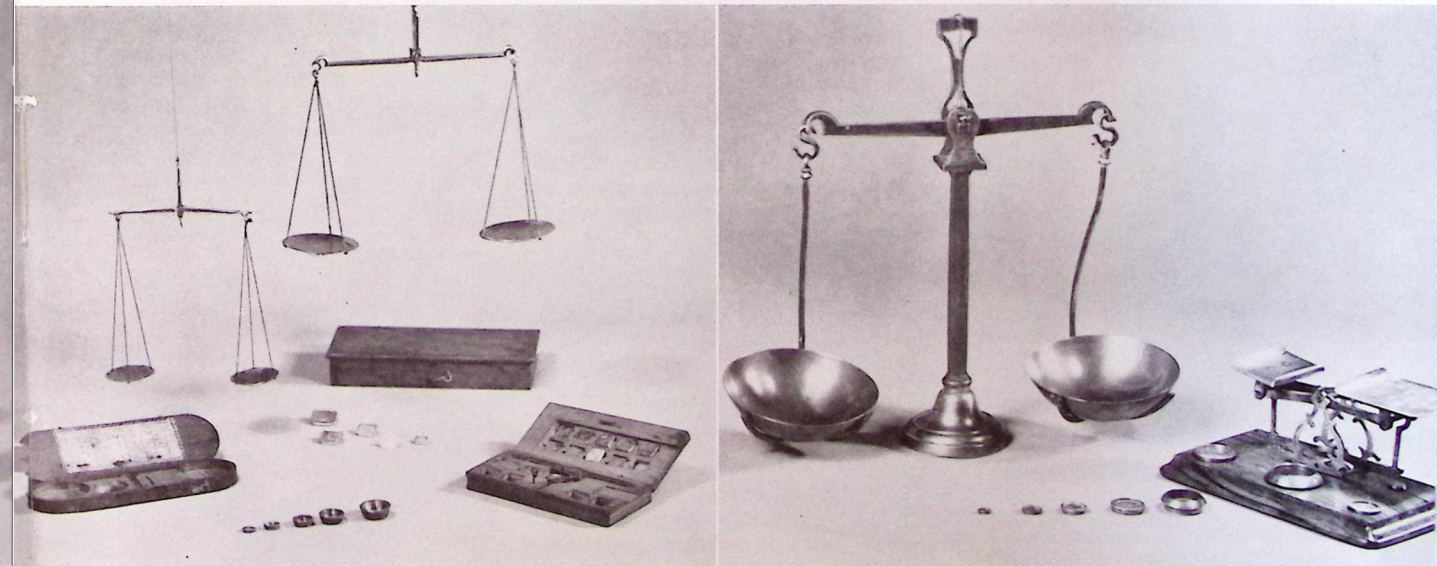
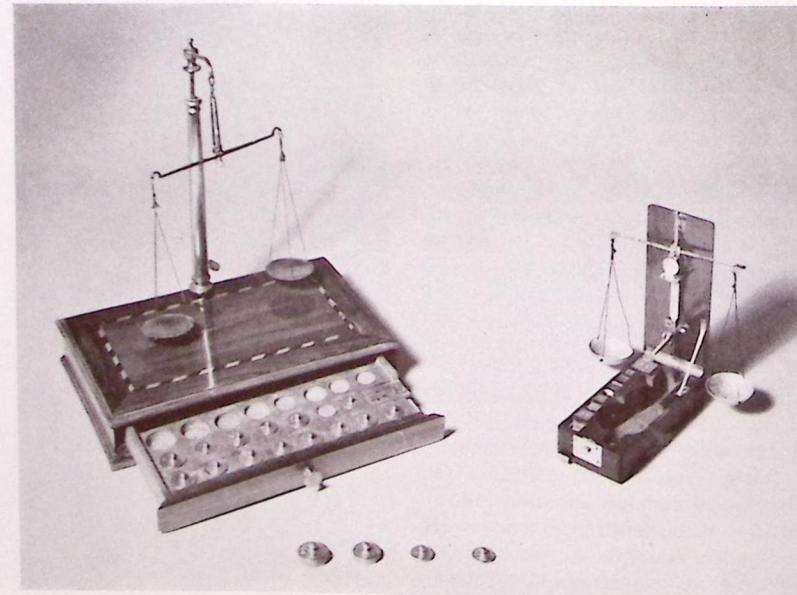
— Pourquoi les balances? avons-nous demandé à ce collectionneur.

— Il y a surtout la fascination qu'exerce sur moi cet objet, par la notion d'équilibre qu'il dégage, même s'il n'est pas vraiment en équilibre. C'est un objet heureux et harmonieux dans sa forme, quelle que soit cette for-

me; surtout si elle est dissymétrique. Contrairement à ce qu'on croit, une balance n'est pas forcément constituée d'identique façon des deux côtés. Mon intérêt est donc d'ordre strictement esthétique au départ et il est inutile de faire une fois de plus la réflexion qu'ont déjà faite pas mal de gens: voilà un homme qui cherche son équilibre et qui ne l'a pas trouvé!... Il faut aussi admettre que certaines balances sont d'authentiques objets d'art, particulièrement les anciennes, encore que les modernes — balances de précision par exemple — n'aient rien à leur envier. Mais ces dernières ne sont pas sur le marché qui m'intéresse et me tente, c'est-à-dire la brocante et l'antiquité.

— De quand datent les plus jolies balances?

— Certainement d'avant le XIXe siècle. Il est amusant de se dire que, au XVIIIe s., par exemple, les changeurs portaient sur eux en permanence l'une de ces ravissantes balances. C'était une époque où l'on pesait non seulement les ingrédients mais aussi les monnaies (particulièrement les mon-



naies d'or) afin de vérifier si elles avaient bien tout leur poids et si l'or n'en avait pas été gratté par quelque escroc. Les balances du XVIIIe ou antérieures portaient également des poids remarquables, très travaillés, qui reproduisent ce qui figure sur les poids en or qui y correspondent (poids et monnaies). Les balances étaient d'ailleurs utilisées aussi bien par les pharmaciens et les chimistes que par les changeurs.

A cette époque compliquée, sans unité de mesure, lorsqu'on changeait de région, il fallait reconverter, ce qui explique l'usage intensif des petites balances de poche et le commerce particulièrement actif des monnaies.



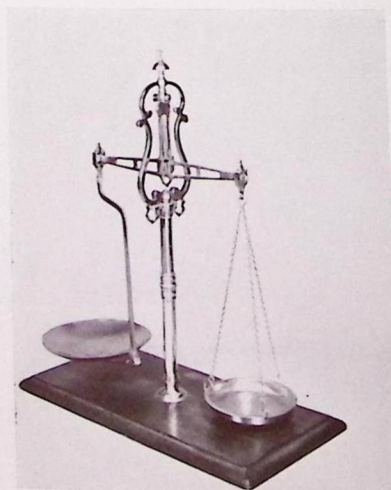
fermoir très travaillé, où les poids s'emboîtent les uns dans les autres. Inutile de dire que ceux-ci sont fort difficiles à trouver et qu'ils sont bien souvent incomplets, les plus petits poids partant les premiers et restant introuvables. En plus, ils sont extrêmement coûteux.

Après le XIXe siècle, les balances deviennent quelconques, sauf peut-être en Angleterre qui semble avoir gardé un amour particulier pour la belle balance très décorative. Le plus curieux est que les Anglais conservateurs ont toujours des poids particuliers très amusants à voir, dont j'ai quelques exemplaires pour compléter ma collection.



Les poids sont très différents les uns des autres, en Brabant, en Flandre ou ailleurs. L'ouvrage de J.B. CHRISTIJN: « Les droits et coutumes de la Ville de Bruxelles » (Bruxelles, J. Moris, 1762) nous donne dans son tome second un chapitre — dont nous reproduisons quelques extraits en page 16 — qui illustre bien l'infinie diversité des poids qui pouvaient à certains moments se retrouver dans une ville comme Bruxelles et le travail d'évaluation et de change qui en découlait.

Voyez les gravures et tableaux des peintres flamands des XVIe et XVIIe siècles: les orfèvres pèsent l'or et manipulent de très belles piles de poids, sortes de récipients creux avec



On trouve encore maintenant, à la campagne, des balances patinées à force d'avoir été utilisées par les paysans dans leurs travaux quotidiens de pesage: beurre, farine, pain, fromages, etc....

— En somme, il est faux de croire que toutes les balances se ressemblent?

— Absolument. Bien sûr, il existe quelques types définis de balances en dehors desquels il est difficile de sortir: balances romaines, balances à fléau, balances de Roberval, trébuchets mais toutes sont différentes, si bien que l'on trouve toujours quelque particularité, quelque nouveauté qui vous tente.

— Jusqu'à présent, combien en possédez-vous?

— Une cinquantaine.

— Vers laquelle ou lesquelles vont vos préférences?

— Surtout celles du XVIIIe. Deux ou trois balances à mettre en poche, avec la gravure qui signale le cours du change. Il y a aussi celles qu'on aime beaucoup parce qu'on les a trouvées pour presque rien. Je possède, par exemple, une balance brabançonne de 1749, avec tous ses poids poinçonnés, que j'ai payée 100 Fr au Marché aux Puces il y a 5 ou 6 ans...

— Les balances ont-elles tendance à disparaître du marché de l'antiquité ou bien l'envahissent-elles au contraire?

— Il y en a tout à la fois de plus en plus et de moins en moins. Les balances apparaissent aux vitrines, mais les vraies belles, curieuses et intéressantes au point de vue collection ont tendance à disparaître. Généralement, celles-là sont très chères chez les antiquaires.

— Je suppose qu'une cinquantaine de balances dans la maison, cela doit poser des problèmes?

— C'est un problème, mais il n'est pas insoluble. Je n'ai pas du tout l'impression chez moi de vivre parmi les balances. Il y a encore de la place pour autre chose.

— Autre chose? D'autres collections?

— Je ne collectionne pas vraiment d'autres objets que les balances, sinon distraitemment. Je suis sensible aux objets de pharmacie. D'ailleurs, cela se tient. Les pharmacies de campagne, avec leurs pots et étiquettes d'origine ou les pharmacies portatives sont des objets très curieux et très jolis, mal connus, de merveilleux travaux de précision, avec leurs petits tiroirs secrets réservés aux poisons. J'ai eu la chance d'en trouver deux.

Et puis, comme tout le monde, je m'entoure de livres.

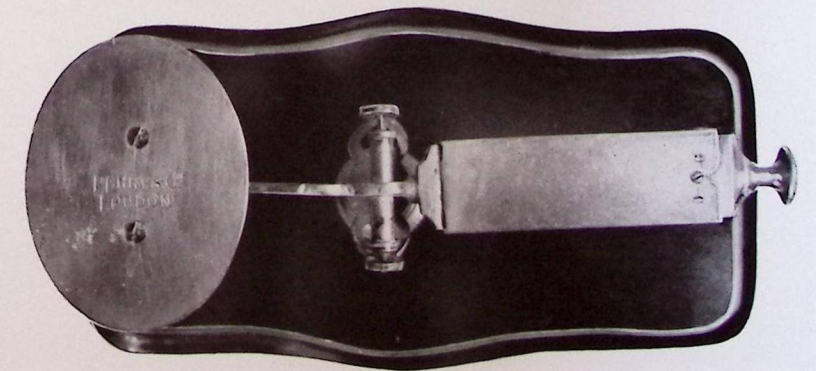
Par contre, il me semble que la collection d'allumettes ou de porte-clés est un phénomène inquiétant en soi. On trouvera sans doute les porte-clés au poids au Marché aux Puces, dans pas longtemps. Il faudra bien qu'on s'en débarrasse un jour et qu'on en fasse quelque chose... L'aberrant est que le porte-clé, n'importe qui est ca-

pable de le fabriquer soi-même, avec un peu de plastique et une image, exactement comme le font les firmes commerciales pour l'instant. Les objets dont nous parlons ne sont plus à notre portée: allez donc refabriquer une petite balance de changeur... On peut stocker les porte-clés, mais on collectionne les balances. Il y a absolue incompatibilité entre les deux.

— Le collectionnisme, ce n'est tout de même ni une maladie, ni une tare?

— Je ne crois pas. Nous sommes tous collectionneurs, certainement, sauf si nous n'en avons pas l'occasion. Si je peux me permettre une demi-boutade, il y en a qui collectionnent les ennuis ou les contraventions ou les souvenirs! Il faut bien donner libre cours à cet instinct. Désirer de beaux objets autour de soi n'a rien d'inquiétant, au contraire. Ce n'est jamais qu'une forme de sensibilité. En conclusion, je plains ceux qui ne collectionnent rien du tout.

Collections G. Winterbeek.



« Déclaration des poids dont on se sert le plus communément dans cette Ville », dont nous pourrions extraire quelques lignes: Poids du Poids de la Ville.

« On parle communément du Poids de la Ville par Chariots, Pierres, Centaines et Livres.

Un Chariot ou Poise se prend à 144 livres, la Pierre à 8 1/4 livres, les 3 Pierres à 25 livres, 6 Pierres à 50 livres; de façon que sur chaque cent livres on donne une livre au-dessus, ce qui fait 10 par 1000 et cela de toute sorte de marchandise qu'on y pèse excepté que lorsqu'elles sont mouillées, humides ou salées et pour lors on donne 2, 4, 6 livres de plus par cent pour tara ou locage.

Sur le Fer on donne de bon ou surplus 1 1/2 par cent livres et 15 sur chaque 1000 livres. Mais les poids dont les marchands détailliers se servent sont divisés en pierres, livres, onces, etc, comme s'ensuit:

Des Poids pour les Marchands

La Pierre se compte à	8 livres
1 livre en 4 quarterons ou	16 onces
1 demi livre a	8 onces
1 quarteron a	4 onces
1 demi quarteron a	2 onces
1 once pèse	4 satins
1 satin ou quart d'une once	4 quartes
1 demi satin ou huitième de l'once	2 quartes
1 quarte est la quatrième d'un satin	
1 demi quarte est la huitième d'un satin et ainsi du reste.	

D'où il résulte que 4 quartes font 1 satin, 4 satins 1 once, 16 onces 1 livre et 8 livres une pierre.

Du poids de l'or et de l'argent

Une livre ou deux Mares de Troye font 16 onces de Troye poids de Bruxelles.

1 Marc ou 1/2 livre Troye, 8 onces	1 petit Troyen, dit Troyken, 4 Grains
1 once Troye, 20 Eterlins	1 Deuzain dit Deusken, 2 Grains
1 Eterlin Troye, 32 As ou Grains	1 demi deuzain, 1 Grain.
1 Ferlin ou Quart, 8 Grains	

Poids d'Apothicaire ou Médicinales (sic)

1 Livre Médicinale	12 onces
1 demi livre	6 onces
1 quarteron ou quart	3 onces
1 once	8 Dragmes ou Gros
1 Lot	4 Dragmes ou 1/2 Once
1 Dragme	1/2 Sizain ou 3 Scrupules
1 Scrupule	20 Grains ou 2 Oboles
1 Obole	3 Siliques
1 Silique	4 Grains
1 Grain ou As	1 Grain de Froment
24 Grains de Froment parfaits font	1 Scrupule
3 Scrupules	1 Dragme ou Gros
8 Dragmes	1 once
12 Onces	1 Livre

Le problème des monnaies, peut-être encore plus complexe, pourrait être résumé, pour le Brabant, à cet autre extrait de l'ouvrage dont je parlais plus haut:

« Maintenant on compte pour la plupart en Brabant par Florins, Sols, Blanckes ou Blancs, Plecken Liards et Mittes de la manière suivante:

1 Florin de Brabant fait 20 sols ou 1 livre Arthois
1 Sol fait 4 Liards ou un Escalin Arthois ou 72 Mittes de Brabant
1 Blanck fait 3 Liards
1/2 Sol fait 2 Liards ou 36 Mittes
1 Plecke fait 24 Mittes
1 Liard fait 2 Gigots ou 18 Mittes
1 Gigot fait 9 Mittes

En sorte que 20 sols font 80 liards ou 160 Gigots ou 5760 Mittes ou 60 Plecken font 1 Florin. »





Renaissance du Grand Béguinage de Louvain

par Yvonne du JACQUIER
Conservateur de l'Hôtel Charlier

Le Grand Béguinage de Louvain se dégradait depuis longtemps déjà. La Commission d'Assistance publique, propriétaire de l'ensemble, louait les maisons à des particuliers, ne faisant que des réparations sommaires et souvent inesthétiques.

Ceux qui aiment les vieilles pierres suivaient avec émotion cette lente agonie de l'un des plus beaux et des plus vastes parmi nos béguinages. Avec émotion — et aussi avec anxiété — car on sait avec quelle aisance, en notre pays, les spéculateurs manient la pioche. A croire que c'est devenu une sorte de rage collective qui ne les quittera que le jour où ils auront détruit irrémédiablement ce qui fait la richesse d'un peuple: son patrimoine d'art; ce patrimoine comprend, non seulement les chefs-d'œuvre majeurs, mais aussi certaines demeures, certains coins de ville qui, par leur ho-

mogénéité, par leur potentiel, constituent un aspect caractéristique de sa mentalité, de son mode de vie, à un moment donné de son histoire.

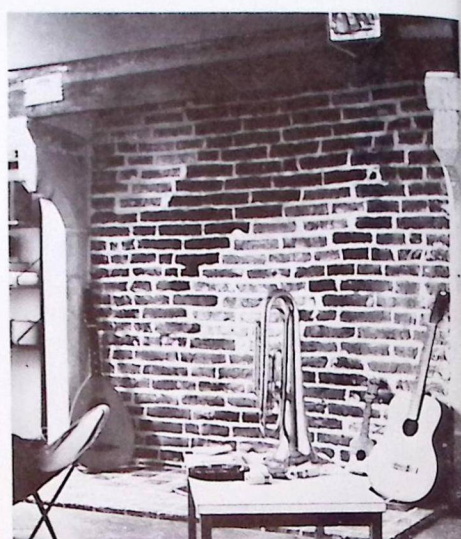
Louvain en entier est une de ces villes qui à tout prix doit demeurer; depuis cinq cents ans c'est de là que notre pensée rayonne sur le monde intellectuel; Louvain, avec ses vieux collègues qui parlent d'Adrien VI, d'Erasmus, de nos ducs de Brabant, de Marie-Thérèse, avec aussi son béguinage où, depuis le XIII^e siècle, d'humbles femmes ont trouvé refuge.

Il y a quelques lustres, nous écrivions — parlant de ce béguinage dont le mur d'enceinte semblait tenir par miracle: « on dirait qu'il y est un dieu pitoyable aux vieilles pierres gardiennes de souvenirs ». Le mur et les maisons semblaient bien près de s'écrouler, quand le prodige s'est accompli; l'Université de Louvain a racheté l'enclos et, de-

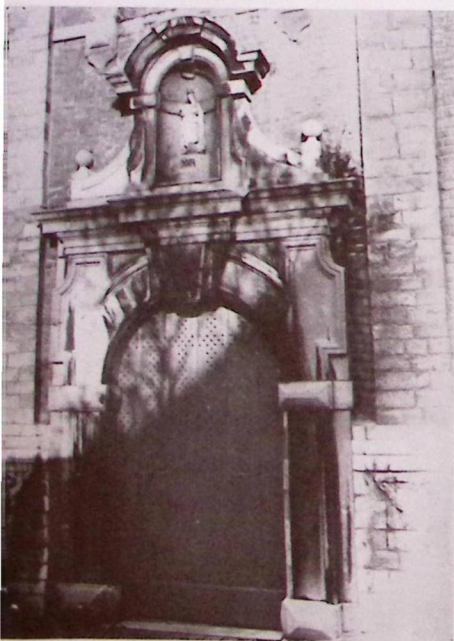
puis deux ans, maçons, charpentiers et couvreurs y ont ramené l'activité que les béguines certainement ont dû connaître quand, après les guerres de religion, elles ont pu relever leurs demeures. Partout, ce n'est que bruits de marteaux et de truelles.

M. Lemaire, professeur d'Histoire de l'architecture et de restauration des monuments, a été chargé de diriger les travaux; il est secondé dans sa tâche délicate et absorbante, par trois ingénieurs-architectes et trois historiens d'art; une centaine d'ouvriers assurent les besognes pratiques.

Après six siècles de vie mystique, les voiles blancs, petit à petit, avaient disparu; les locataires de la Commission d'Assistance publique étaient des laïcs; le recueillement indispensable à ce genre de communauté avait fait place au bruit d'un quartier populaire et, au cours des dernières années, on



- ▲ Chaque appartement, aménagé en fonction de sa nouvelle destination, jouit du confort moderne.
- ▼ L'entrée de la chapelle du Couvent des Sœurs-Noires, située dans le prolongement du Grand Béguinage.
- ▼▼ Au-delà du porche, la restauration des maisonnettes se poursuit à un rythme régulier.
- ▼▼▼ L'entrée de l'église Saint-Jean-Baptiste du Béguinage, édifice en gothique primaire, remanié à diverses reprises.



avait l'impression qu'une cour des miracles s'était implantée entre les murs vétustes.

Les habitants, les uns après les autres, ont été hébergés ailleurs et, depuis deux années, la renaissance a commencé.

La restauration est faite sur des bases strictement scientifiques et conformément, entre autres, aux règles de la charte de Venise de 1964.

Le principe fondamental, adopté par M. Lemaire et ses six collaborateurs, est de conserver au maximum la substance primitive, qu'il s'agisse des briques, des tuiles, du bois ou de la pierre. Pour cette dernière matière, on avait fait usage de la pierre d'Eygenhoven, assez fragile qui, en certains endroits, est tellement effritée qu'il a bien fallu se résigner à la remplacer; on a choisi, pour ce faire, la pierre de Gobertange, la plus proche de l'élément initial.

Pour ce qui concerne les tuiles et les briques, on réemploie autant que possible celles du béguinage même; lorsqu'il le faut absolument, on recourt à des briques et de petites tuiles plates fabriquées tout spécialement pour la circonstance; avec le temps, elles se patineront fort bien. Les toitures sont consolidées et l'on y effectue tous les travaux d'étanchéité indispensables.

Certaines maisons étaient décorées d'un sujet religieux sculpté sur pierre d'Avesnes; ces motifs ont été enlevés soigneusement et confiés à l'Institut royal du Patrimoine artistique; ils seront remis en place après restauration.

L'église, très vaste, est également dans un état de déchéance grave et devra être complètement remise en état.

L'infirmerie se dresse face à l'église; au cours des travaux, les archéologues ont découvert les fondations d'une ancienne grande salle de malades; elle se prolongeait par une chapelle qui

était édiflée sur l'aire de la rue actuelle.

Près de la moitié des restaurations est en voie d'achèvement.

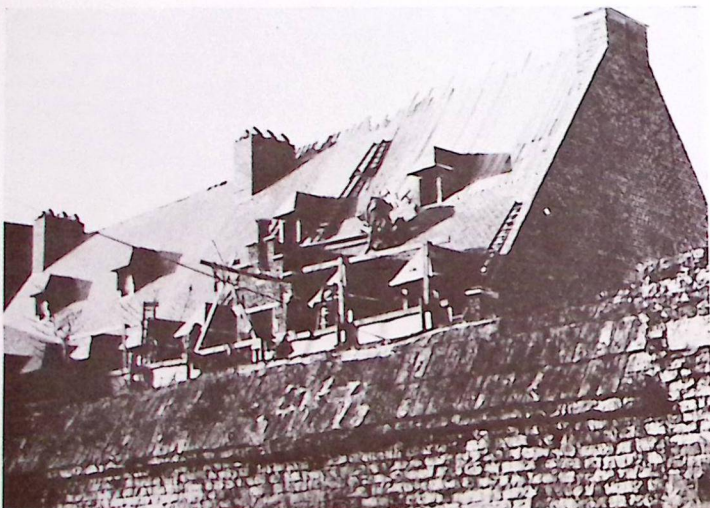
Les extérieurs font l'objet de soins éclairés, mais les intérieurs ne sont pas négligés pour autant. Il fallait, avant tout, mettre en évidence les parties les plus intéressantes, garder le maximum et cependant rendre habitables des demeures qui avaient pris l'allure de taudis.

Nous avons pu visiter certaines maisons et appartements achevés; nous pensons que la réussite est étonnante; les voussures ont été conservées, comme les solives apparentes, ainsi que les cheminées monumentales; elles font penser aux feux ouverts et aux crémaillères, mais il y a belle lurette que les béguines y avaient fait placer des « poêles de Louvain ».

En dérochant certaines boiseries, on a découvert des couches de peintures anciennes, prouvant que les béguines n'avaient jamais dédaigné les couleurs vives et l'on s'en est inspiré sans cependant jamais dépasser la limite du bon goût. Les murs sont blancs, seules certaines boiseries sont peintes de couleurs qui tranchent.

Chaque appartement, chaque maison, jouissent du confort moderne: chauffage central, eau courante chaude et froide, douches, cuisine individuelle ou commune selon le cas, mais le tout adroitement dissimulé soit dans des armoires, soit dans des placards.

Quant au mobilier, M. Lemaire ne pouvant songer à des pièces authentiques, a préféré rejeter le faux vieux et acquérir des meubles en bois, simples et robustes. Le cadre, dans sa pensée, doit demeurer l'essentiel et les meubles ne peuvent accaparer l'attention: un divan, des chaises, une table de travail.



Lorsque tout l'enclos aura été restauré, il accueillera des étudiants, des ménages d'étudiants, du personnel académique. Environ six cents personnes feront revivre cette petite ville dans la ville. La population se composera d'éléments flamands, wallons et aussi d'étrangers, de façon à représenter, en somme, un raccourci de la saine jeunesse estudiantine de l'Alma Mater.

Et les béguines, dans tout cela, diront-elles?

Il n'en reste que deux, très âgées. Elles ont gardé la disposition de leur demeure et s'y cramponnent, un peu comme deux hirondelles frileuses aux approches de l'automne. Elles sont là comme un témoignage de tout ce qui fut et que l'évolution normale de la vie fera bientôt disparaître. Car les béguinages, créés aux XIIIe et XIVe siècles, en ordre principal, pour abriter les veuves et les filles de croisés, ont été durant plusieurs siècles le refuge de bien des isolées. Aujourd'hui, la femme moderne travaille à l'égal de l'homme et le béguinage, dans son esprit primitif, a perdu sa destination sociale.

Bientôt, il n'y aura plus aucune de ces cornettes blanches que chanta Georges Rodenbach; les deux dernières font penser à cette mélodie maintenant bien oubliée, qui évoquait les vieilles de notre pays:

« Elles s'en vont tout doucement
Les jours où le soleil fait fête,
En remuant un peu la tête,
S'arrêtant à chaque moment. »

Il est regrettable évidemment de voir changer ainsi la destination de ce bel enclos, mais cette solution ne vaut-

La restauration tant des intérieurs que des extérieurs fait l'objet de soins jaloux. Opérée sur des bases strictement scientifiques, elle tend à respecter l'esprit qui présida à la construction de ce prestigieux ensemble.

elle pas mille fois mieux que la destruction radicale à laquelle d'aucuns ont pensé? Quoi qu'il arrive, le béguinage de Louvain survivra, sinon dans son essence du moins dans son aspect; les maisonnettes parleront du passé et ceux qui ont l'amour du beau pourront, sans difficulté, par la pensée, faire revivre les images d'antan.

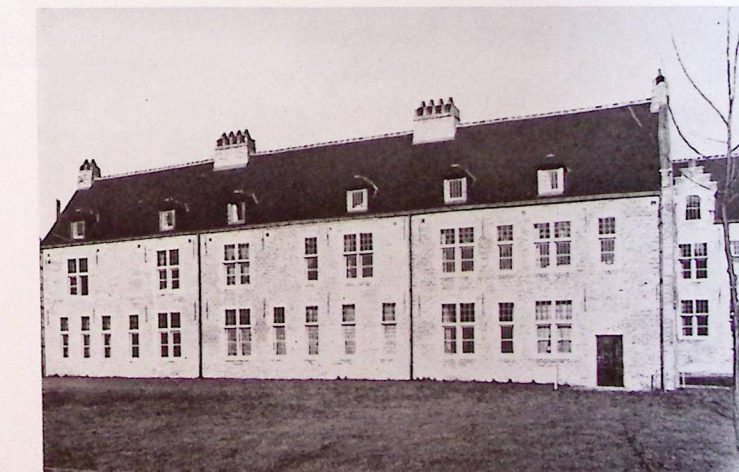
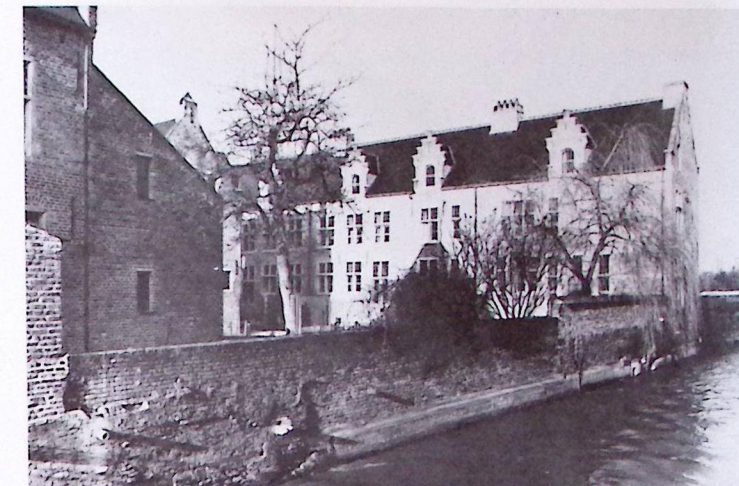
Bientôt, lorsque maçons, charpentiers et couvreurs auront quitté les lieux, ils céderont la place aux jardiniers qui feront reflleurir les parterres et planteront la vaste pelouse de pommiers et de cerisiers. Au printemps, ces arbres éparpilleront leurs pétales blancs et roses sur le gazon. De cette pelouse précisément, la vue est incomparable, lorsqu'on se retourne vers les maisonnettes que l'on a laissées derrière soi, vers l'église du béguinage et la paroisse St-Quentin dont le clocher ferme l'horizon.

M. Lemaire, non content de restituer son caractère à ce béguinage qu'il aime, essaie aussi d'en protéger les alentours et d'obtenir qu'aucun grattage ne dénature le site environnant.

Nous qui, si souvent avons tremblé pour ce coin de beauté, sommes sortie toute rassérénée de cette visite passionnante faite sous la direction de M. Lemaire.

Nous avons emprunté la rue des Moutons, longeant le mur d'enceinte qui penche de-ci de-là; lui aussi sera remis en équilibre. Tel quel, nous l'avons regardé avec attendrissement. Au fond se dresse le gable gracieux de l'église des Sœurs Noires. Au faite du clocher bulbeux, le coq, tourné vers l'enclos familial, semble suivre les travaux d'un œil intéressé et perspicace.

Bordé par la Dyle, le Grand Béguinage de Louvain possède des façades admirables où revivent quatre siècles d'histoire d'architecture civile.



La Tombe d'Allard

Caparaçon déteint et plein de déchirures,
Guidé par le dernier des fils d'Aymon: Allard,
Crinière au vent, superbe encor, pressant l'allure,
Le voyez-vous passer, le vieux chenal Bayard?

Parti du dur et beau pays d'Ardenne et Meuse
Dont le roc - à jamais - est marqué par ses fers,
Il s'en vient terminer sa course aventureuse
Près du lieu brabançon où mourut Saint Hubert.

Et c'est là, sur le bord désert de la rivière,
Qu'il s'écroulera pour ne plus se relever,
Écrasant sous son poids le quatrième des frères,
Allard, toujours rebel et toujours réprouvé...

Ceux de Bertem, le découvrant avec surprise,
Gisant les bras en croix et regardant le ciel,
Ont transporté son corps dans leur antique église
Afin de l'inhumier devant le maître-autel.

Peut-être est-il toujours endormi sous la pierre,
Poursuivant en esprit, dans son éternité,
Le grand rêve qu'il fit jadis avec ses frères
Irréductiblement épris de liberté!

Joseph DELMELLE



Braine-l'Alleud - la ferme de Hougoumont

Photo le Berrurier

Le 125e Anniversaire de...

L'Académie Royale de Médecine de Belgique

par Pr. Hre Albert M. DALCQ
Secrétaire Perpétuel

Notre Académie Royale de Médecine n'est pas à proprement parler une institution brabançonne. Créée par arrêté royal pris le 19 septembre 1841 par le Roi Léopold Ier, sur la proposition du Baron J.B. Nothomb, alors ministre de l'Intérieur, qui avait su convaincre notre premier souverain de cette nécessité, elle est

réellement un Corps constitué sur le plan national. C'est évidemment en cette qualité qu'elle a été et est restée installée dans la capitale du royaume. Il n'en est pas moins vrai qu'elle est ainsi localisée en Brabant, région jadis organisée en un duché dont ce fut la destinée de devenir notre province centrale. Dans celle-ci, les arts et les

sciences ont fleuri précocement, et elle peut s'enorgueillir d'avoir vu naître, en un XVIIe siècle aussi fécond que tragique, quelques-uns des médecins dont le génie créateur a été pour beaucoup dans l'essor de l'art de guérir.

Portrait du Roi Léopold I^{er} (1790-1865).
Peint par L. de Winne (1821-1880).





Ces pionniers brabançons de la médecine ont été notamment André Vésale, né à Bruxelles en 1514, décédé à l'île de Zante en 1564, en qui l'on reconnaît le fondateur de l'Anatomie moderne, prémisses indispensables de toutes les sciences médicales; puis Rambert Dodoneus (Dodoneus), né à Malines en 1518, mort à Leyde en 1585, et dont les travaux de botanique ont préparé la

Buste du Baron J.B. Nothomb (1805-1880).
Ministre de l'Intérieur en 1841.
Œuvre du sculpteur Louis Samain.

voie à l'utilisation scientifique des plantes médicinales; un peu plus tard, Jean-Baptiste van Helmont, né à Bruxelles en 1577, décédé en 1644 à Vilvorde, où il a, dans des recherches mémorables, commencé à explorer la chimie du vivant, source inépuisable de progrès thérapeutiques; et encore, en cette fin du XVI^{ème} siècle, Adrien van den Spieghel (Spigelius), né à Bruxelles en 1578, décédé à Padoue en 1625 et qui fut l'un des plus illustres continuateurs de Vésale.

Ces glorieux précurseurs ne suffisent-ils pas à justifier l'intérêt de la Revue « Brabant » pour le Jubilé que vient de célébrer, du 12 au 16 octobre dernier, l'Académie Royale de Médecine ?

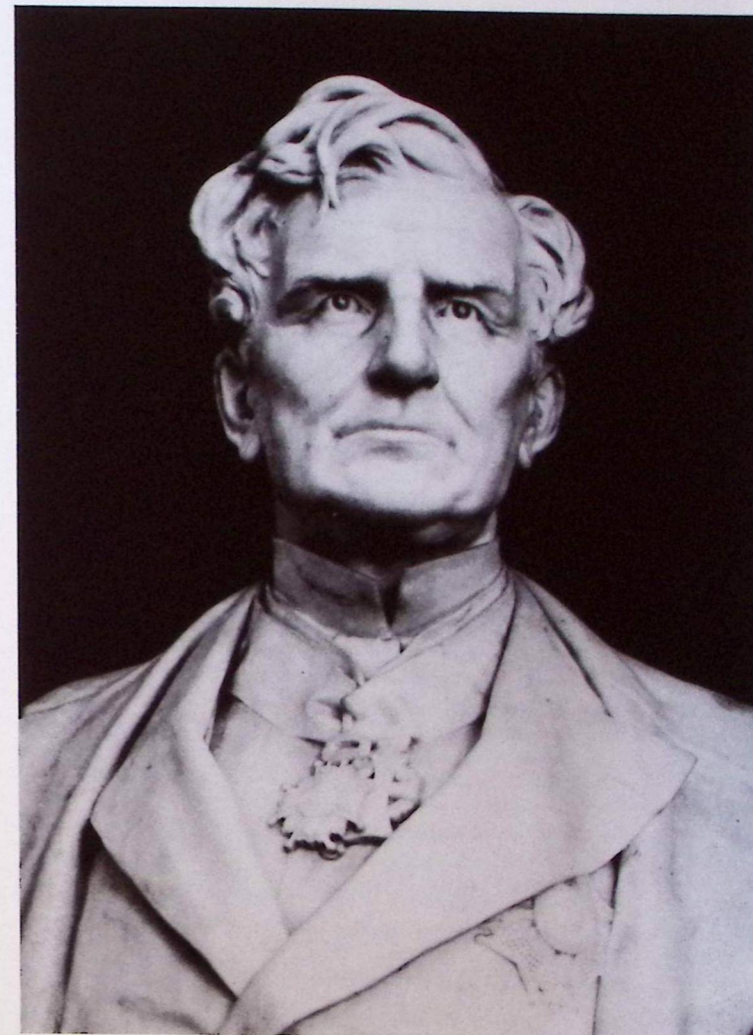
Cette manifestation fournit opportunément l'occasion de faire mieux connaître au grand public l'une des cinq Compagnies savantes qui ont actuellement leur siège dans l'ancien Palais du Prince d'Orange, devenu effectivement le Palais des Académies. Ce sont, dans l'ordre de leur ancienneté: l'Académie Royale des Sciences, Lettres et Beaux-Arts, avec ses trois Classes répondant à ces désignations, l'Académie Royale de Médecine, objet du présent article, l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises, la Koninklijke Vlaamse Academie voor Wetenschappen, Letteren en Schone Kunsten van België, la Koninklijke Vlaamse Academie voor Geneeskunde van België. Il existe encore en ce pays deux autres Académies royales, celle des Sciences d'Outremer (anciennement des Sciences Coloniales), installée à Bruxelles, rue de Livourne, et la Koninklijke Academie voor Taal- en Letterkunde, qui a son siège à Gand, Koningstraat.

Si l'Académie de Médecine a cru devoir s'efforcer de donner un certain éclat à son 125^e Anniversaire, c'est parce que les circonstances les plus pénibles de notre histoire récente n'avaient permis ni la célébration de son 75^e Anniversaire, ni à fortiori celle de son Centenaire. En 1916, les Académies belges — elles n'étaient encore que deux avant 1914 — avaient, comme les Universités, suspendu toute activité du fait de l'invasion allemande, et leur Palais était utilisé par un service de l'armée occupante. En 1941, l'Académie de Médecine, comme ses consœurs, n'avait connu que quelques mois d'inactivité. Elle fonctionnait dans les conditions complexes et déprimantes que l'on sait. Aussi, la célébration de son Centenaire s'était-elle bornée, en cette période lourde de deuils et d'anxiétés, à une sobre évocation de l'œuvre accomplie au cours du siècle révolu. Les circonstances actuelles étant plus favorables, bien que non exemptes de sérieuses

préoccupations tant sur le plan national qu'international, notre Académie de Médecine a estimé pouvoir organiser une manifestation qui contribuerait à la diffusion des connaissances les plus récentes dans l'ordre de la médecine humaine et vétérinaire ainsi que des sciences pharmaceutiques. C'est dans cet esprit qu'un Comité Organisateur représentatif de ces diverses tendances s'est longuement attaché à élaborer un programme conçu dans un esprit constructif et dont il est permis maintenant de dire qu'il a été réalisé avec plein succès.

Toutefois, avant de rappeler les traits essentiels de ce Symposium international audacieusement intitulé « Aux avant-postes de la Médecine », il convient de rappeler comment a été fondée notre Académie, de dire le rôle qu'elle a joué dans le développement de la Médecine en Belgique et d'indiquer la mission à laquelle elle se consacre actuellement.

L'Académie Royale de Médecine de Belgique a dû son existence à l'initiative d'un groupe de médecins, dont plusieurs étaient membres de diverses Sociétés médicales. Les plus agissants semblent bien avoir été d'une part, le Dr Fallot (Salomon, Louis Lamillart, dit Fallot - 1783/1873) éminent médecin ayant participé à maintes campagnes de la période napoléonienne et mis son exceptionnelle expérience au service de notre jeune armée, et d'autre part, le Dr Jean - François Vleminckx (1800-1876) qui fut le premier chef de notre Service militaire de Santé et, par après, le premier à porter le titre d'Inspecteur général de ce Service. Nous sommes en fait mal informés sur les circonstances de cette fondation, qui ne semblent avoir été relatées par aucun de ses participants. Certes, nous disposons du copieux Compte rendu manuscrit de la Séance d'Installation, relation intégrale par laquelle débute la série des registres où furent consignés les Procès-Verbaux de notre Compagnie, mais en ce qui concerne les tractations antérieures à cette cérémonie, nous en sommes jusqu'à présent réduits aux suppositions. Pendant la première décennie de la



Belgique indépendante, il existait déjà dans ce pays, une Académie, qui avait été créée en 1722 sous le règne de l'Impératrice Marie-Thérèse d'Autriche et rétablie dans son activité, lors de la création du Royaume des Pays-Bas, par le Roi Guillaume I^{er}. Cette Compagnie savante, encore volontiers appelée « thérésienne », comprenait déjà ses trois Classes actuelles, respectivement consacrées aux Sciences, aux Lettres et aux Beaux-Arts. Il est probable que les médecins, pharmaciens

et vétérinaires n'avaient guère de chance d'y être élus. Or, il leur était certainement connu qu'une Académie Royale de Médecine avait été créée en France en 1820, dans des circonstances qui viennent d'être rappelées par une attachante lecture que M. Paul Ganière a faite, ce 25 octobre dernier, à l'Académie Nationale de Médecine. Le mérite de cette innovation revint au

Buste du Dr. J.F. Vleminckx (1800-1876).
Premier Président de l'Académie.
Œuvre du sculpteur Louis Samain.



Groupe de Membres du Comité Organisateur des Manifestations du CXXVI^{ème} Anniversaire. Debout de gauche à droite: MM. Albert Lousse, physiologiste et Recteur de la Faculté vétérinaire de Cureghem; Joseph Hoet, interniste à Louvain; Carl Stainier, chimiste pharmaceutique à Liège; Maurice Welsch, bactériologiste et Doyen de la Faculté de Médecine et de Pharmacie à Liège; Jacques Roskam, physiopathologiste et Directeur de l'Institut Pasteur du Brabant; Raymond Bourg, obstétricien et gynécologue à Bruxelles; Jacques Beumer, bactériologiste et sous-directeur de l'Institut Pasteur du Brabant; Pierre Rylant, physiologiste à Bruxelles; Henri Van Cauwenberge, interniste à Liège. Assis de gauche à droite: MM. René Willems, Directeur honoraire de l'Institut National de Diagnostic vétérinaire à Uccle; Léon Coppez, ophtalmologiste à Bruxelles et Vice-Président de l'Académie; Georges Leplat, ophtalmologiste à Liège et Président de l'Académie; Albert Dolcq, embryologiste à Bruxelles, Secrétaire perpétuel de l'Académie.

plification de nos séances mensuelles. Nous avons souhaité apprendre des auteurs eux-mêmes les résultats récents d'investigations réalisées en clinique ou en laboratoire et portant sur des problèmes d'avant-garde. Nous visions ainsi d'une part la possibilité de confronter et discuter ces acquisitions nouvelles, d'autre part celle d'en informer, soit par l'audition immédiate, soit par une lecture plus ou moins différée, nos confrères des diverses qualifications médicales. Nous avons donc, après nous être assurés de l'approbation des autorités gouvernementales, invité une vingtaine de collègues en pleine activité de recherche — étrangers pour la plupart — à nous prêter leur concours dans ce sens.

Nous avons d'autre part signalé notre initiative à la série des personnalités étrangères dont nous avons précédemment reconnu les mérites exceptionnels en leur accordant le titre soit de Correspondant, soit de Membre honoraire de notre Compagnie et leur avons offert l'hospitalité en cas de participation à notre Symposium. Nous avons également demandé à diverses Académies et Institutions de recherches médicales ou connexes de nous envoyer dans les mêmes conditions des délégués intéressés par notre programme. Cet appel ayant été suffisamment entendu, tous les conférenciers ayant été fidèles à leur promesse et nous ayant fait parvenir en temps utile des résumés de leur futur exposé — résumés publiés anticipativement en an-

glais et français à l'usage de tous les participants — les conditions se sont trouvées réalisées pour de fructueuses sessions de travail.

Il ne convient pas d'entrer ici dans le détail des apports originaux et fort intéressants dont nous avons été gratifiés. Ils sont loin, comme on peut aisément le réaliser, d'avoir visé l'ensemble des affections qui menacent encore, en dépit des progrès de la médecine, d'abréger l'existence humaine. Malgré la durée du Symposium, il n'a pu être question que de quelques domaines où des résultats encourageants ont pu être obtenus récemment. On a envisagé la possibilité que des virus joueraient un rôle causal dans le cancer; on a traité des hormones de l'hypophyse, de la parathyroïde, des glandes génitales; on a examiné les équi-

libres chimiques dans le sang et le mécanisme de sa coagulation; on a encore pris en considération la lutte internationale contre la fièvre aphteuse du bétail. Les commodités croissantes que l'automation procure au laboratoire et à la clinique, les devoirs de réorganisation hospitalière qu'impose un traitement adéquat des accidents, notamment ceux de roulage, et enfin les données nouvelles concernant l'action des médicaments sur le psychisme ont été également au nombre des thèmes pris en considération.

Un compte rendu plus détaillé de ces journées a paru dans le n° 9 du Bulletin de notre Académie et dans certains journaux médicaux. Signalons la haute tenue de tous les exposés présentés, la solidité des données invoquées, la rigueur et la prudence des interprétations, l'intérêt considérable des perspectives ouvertes par certaines des explorations présentées à notre tribune. Il n'y a pas eu de révélation sensationnelle et nous n'en attendions point, car dans la vraie science moderne, en médecine autant que dans les autres disciplines, les progrès importants supposent un labeur énor-

me, souvent réalisé en équipe. Ils ne prennent forme qu'au prix d'approximations successives, de comparaisons attentives et de réflexions profondes sur les points de vue atteints par les divers investigateurs. C'est pourquoi la formule du symposium, qu'il soit large-ment ouvert comme le nôtre ou, au contraire, restreint à quelques spécialistes de tel problème ardu, est un instrument de travail hautement apprécié dans le mouvement scientifique contemporain.

L'Académie Royale de Médecine a ressenti avec une vive satisfaction l'hommage que les plus hautes autorités du pays lui ont rendu en cette circonstance exceptionnelle. Cet hommage a revêtu plusieurs formes. Sa Majesté le Roi a bien voulu honorer de Sa présence la séance inaugurale, au cours de laquelle Monsieur le ministre R. Hulpiau ne s'est pas borné à adresser à notre Compagnie les félicitations du Gouvernement, mais a rappelé diverses circonstances où l'action de l'Académie a apporté une contribution positive au progrès médical et social. Le ministre de l'Éducation nationale, Monsieur J. Grootjans, a également te-

nu à être présent à cette première séance. Monsieur le Premier ministre P. Vanden Boeynants s'est joint à nous pour la séance finale, où notre éminent collègue parisien P. Deniker a su résumer, à l'intention du grand public, les bouleversantes acquisitions récentes de la psychopharmacologie avec ses possibilités du contrôle chimique du comportement.

Enfin, une initiative conjuguée des ministères de l'Éducation nationale, de la Culture et des Affaires économiques nous a valu le don d'une admirable tapisserie d'allure bien moderne. Cette œuvre a été réalisée d'après un carton que le Serment d'Hippocrate a inspiré au maître cartonnier J. Crunelle.

Cette évocation symbolique de la vénérable Charte de l'Éthique médicale est en harmonie avec les aspirations profondes de notre Compagnie. Nous sommes en effet unanimes à estimer que le souci des praticiens de l'Art de guérir ne doit pas être seulement l'utilisation judicieuse de connaissances toujours plus vastes, mais aussi le respect des règles morales qui doivent rester la sauvegarde de la médecine contre des errements illicites.

De gauche à droite: Les Professeurs J. François, C. Heusghem, Z. Bacq et P. Dustin. Ce dernier a joué le rôle de « modérateur » dans la séance du symposium consacrée au thème: « Les virus et leur action oncogène ».





Vieille Maison de Diest.

Les belles façades de Diest

par Emile POUMON

De toutes nos petites villes brabançonnnes, Diest est, peut-être, celle qui offre le plus de séduction, sinon de poésie. Ses vieilles rues tortueuses, les importants vestiges de ses remparts, sa citadelle d'où l'on jouit de beaux points de vue, joints à l'urbanité charmante de ses habitants, sont autant d'invites au touriste intelligent, aimant se détendre dans un endroit charmant, intéressant et aisément accessible.

A Diest, l'histoire parle à chaque pas et, notamment, de la Maison d'Orange, qui garde ici de multiples souvenirs. Diest a même rejoint trois autres villes de l'étranger, qui forment ensemble une curieuse association placée sous une même couleur. Les amoureux des vieilles pierres trouveront dans la villette de nombreuses constructions de toutes les époques depuis le gothique primaire, le plus bel édifice ogival étant cette collégiale des SS. Sulpice et

Denis, bâtie en pierres ferrugineuses, ce qui lui donne un aspect très particulier. Les églises des environs employant le même grès ferrugineux, il en résulte une physionomie très caractéristique de l'architecture religieuse dans cette région. La façade de la collégiale, en pierres blanches, aurait dû s'intégrer dans une haute tour; cette tour ne fut cependant jamais achevée. La collégiale occupe tout un côté de la Grand-Place, au dessin des plus irréguliers, bordée de maisons anciennes, pour la plupart.

Faisant face à la collégiale, la façade classique de l'Hôtel de Ville bâti en pierres blanches et briques roses, bâtiment datant de 1728, enrichi d'un fronton triangulaire central portant les armoiries de la cité. Les autres maisons de la Grand-Place datent des XVII^e et XVIII^e siècles. Il y a, d'abord, au n° 24, la façade portant l'enseigne : « De Keizer » (L'Empereur), autrefois siège de la gilde de Saint

« De Roskam »





Coin du béguinage de Diest



Diest: Grand-Place

Sébastien, en Renaissance (1616). Puis celles, de style baroque, des n^{os} 3 (en briques), 6: « De Zoete Inval », datant de 1711, ensuite, au n^o 11 : « Het Haasken » (1678), avec pignons en escalier et baies cruciformes, au n^o 13 : « De Roos » (1720) et au n^o 23 : « De Lieliekamer » (La Chambre du Lys), autrefois siège de la Chambre de Rhétorique du même nom. Du XVIII^e siècle relèvent les n^{os} 22, de style Louis XVI, avec façade en pierres blanches, et 18 : « De Gulden Boom », de style classique, dont la façade est enjolivée d'un fronton orné de motifs rococo.

Diest tira longtemps une grande partie de ses revenus de la fabrication d'une bière brune renommée. D'anciennes brasseries subsistent au bord du Démer, évidemment, car cette industrie consomme beaucoup d'eau. Il s'en trouve, rue Michel Theys (Michel Theysstraat), notamment, au n^o 62, sous l'enseigne : « De Wereld » (Le Monde), bâtiment à porte cochère cintrée et à pignons à redents, et aussi, au

milieu de la rue Roi Albert (Koning Albertstraat), qui relie la Grand-Place au Béguinage. La jolie façade du n^o 72 porte trois couronnes en son fronton triangulaire. Des instruments de brasseur décorent la maison connue sous le nom de « De Palmboom » (Le Palmier) et portant le n^o 74.

Fort intéressantes également sont les façades des anciens refuges monastiques relevant presque tous de Prémontrés. Le « Spijker », le plus pittoresque, mire ses pignons à gradins dans les eaux dormantes qui l'entourent. Il appartenait aux moines de Tongerlo, ceux d'Averbode gîtant dans l'immeuble voisin remontant au XV^e siècle. Le refuge de l'Abbaye de Postel fut rebâti en 1699, au n^o 48 de la rue Roi Albert. Celui du moutier de Corsendonck, à Vieux-Turnhout, se voit encore rue d'Hasselt. Non loin de là, au n^o 14 de la même rue, l'ancien refuge des Chevaliers de l'Ordre Teutonique porte, en façade, les armes de l'Ordre, du Grand Maître et du Commandeur de l'époque (1720).

Un coin que ne peuvent négliger les amateurs d'architecture ancienne, c'est le Béguinage, où, parmi de vieilles façades, on remarque celles de maisons, en pierre, remontant au XVI^e siècle. Outre une église gothique du début du XIV^e siècle, placée sous la protection de sainte Catherine, on y admire la très belle porte d'entrée de style rubénien (1671), toute chargée de volutes et de guirlandes, et surmontée d'une niche abritant une jolie statue de la Reine des Cieux.

Fort curieuses sont les façades en pisé que l'on rencontre rue Michel Theys, dans la Ketelstraat (n^o 30) au n^o 1 de la rue Felix Moons ainsi qu'au n^o 14 du Allerheiligenberg. L'Ancienne Halle aux Draps (1345), de plan trapézoïdal, à la double façade percée de fenêtres et de portes, en ogive ou en plein cintre, relève du style gothique tout comme l'église Notre-Dame. Sa façade est percée toutefois d'un porche de style Louis XV (1777). Ce qui subsiste de

l'Hôtel des Princes d'Orange (1516) et le moulin des Princes montrent des façades à pignons à redans, percées de fenêtres à croisillons. L'Église Sainte-Barbe (1656), desservie par les Pères Croisiers, mais bâtie par les Augustins, possède une façade à pignon involuté, portant encore le cœur en flammes, percé de deux flèches mises en croix, de l'Ordre des Augustins.

Du style rococo relèvent la prévôté (rue Cleynaerts) et une maison patricienne, sise, 38, rue Roi Albert. La Maison du Drossard (1777) dans la « Warande », celle appelée « De Elle », au n^o 10 de la rue Roi Albert et celles de la rue Saint Jean Berchmans (n^o 5 : « Het Lam » et n^o 7 : « De Sleutel ») appartiennent au style Louis XVI.

On le voit, l'architecture et tout particulièrement les façades des monuments diestois offrent un incontestable intérêt.



Transformation d'une commune urbaine

par H. CROKAERT

ENTRE toutes les communes de l'agglomération bruxelloise, Uccle est incontestablement l'une de celles qui ont connu la plus profonde et la plus rapide transformation, au cours de ces dernières décennies.

Elle le doit, sans doute, à sa situation géographique privilégiée, à l'orée de la **Forêt de Soignes**. Mais l'expansion de sa population, qui s'accroît avec des besoins toujours renouvelés et l'évolution territoriale en résultant, sont dues, en premier lieu, aux trois grandes voies de pénétration qui la découpent dans toute sa longueur, en la rattachant directement au cœur de la capitale.

L'une d'elles, l'avenue Brugmann — les deux autres étant la chaussée d'Alsemberg et la chaussée de Waterloo, l'ancien **Chemin des Wallons** — aboutit au quartier de **Wolvendael**, qui fera l'objet de nos premières préoccupations.

Lors de sa création par le banquier Georges-Edmond Brugmann, en 1870, il fut cédé à la commune d'Uccle un vaste terre-plein, au centre duquel le donateur fit construire un élégant kiosque. Bâti sur un soubassement en

Pierre de taille à bossages, il était couvert d'un toit à coupole, très discrètement bordé de lambrequins ajourés. C'était un petit monument bien local dont beaucoup d'Ucclois se souviennent. Car plus l'esprit se familiarise avec le développement de la vie trépidante de nos jours, plus on revient, avec plus d'intensité peut-être, aux retraites agréables d'antan, susceptibles de captiver l'imagination.

Tel était le terre-plein du kiosque auquel l'administration communale avait donné le nom de Square Brugmann. Celui-ci était situé à la limite du centre urbanisé d'Uccle. Au-delà du kiosque, le promeneur qui pérégrinait en ces lieux rencontrait la campagne, des prairies dont certaines étaient fort marécageuses et le coteau du **Klipveld** s'étendant jusqu'aux abords de l'ancienne rue Rouge, fortement creusée dans les sables à cette époque.

C'est là que les jours des kermesses d'Uccle, les sociétés instrumentales et chorales organisaient leurs concerts. Mais les jours fastes du kiosque se situent à l'époque, déjà lointaine, où la **Royale Harmonie Uccloise**, l'ancêtre de l'actuelle **Société Philhar-**

monique d'Uccle, atteignit son apogée en remportant des succès remarquables à maints concours internationaux. La veille de chaque compétition importante, elle réservait la primeur de ses exécutions, souvent d'une tenue artistique élevée, à la population. C'était le temps où n'existaient ni radio, ni télévision, ni Centre Culturel. Aussi, par belle soirée d'été, une foule compacte d'auditeurs et de mélomanes enthousiastes se pressait-elle autour du kiosque, apportant aux amateurs musiciens, le salut de la population autochtone restée relativement villageoise.

Notre époque, soumise à une accélération délirante, ne tolère plus d'entraves. Aussi le kiosque devint-il peu à peu encombrant. Il disparut en même temps que l'ancien square Brugmann, marquant ainsi une nouvelle étape de la défiguration du centre d'Uccle.

Son aspect caractéristique fut fort heureusement conservé en partie par l'aménagement d'un nouveau square qui n'a laissé aucune place aux formes choquantes ou disparates. Il porte le nom de Georges Marlow, en souvenir du poète-médecin, ami de tous les

artistes uclois, très connu aussi dans les milieux littéraires (1).

Une nouvelle transformation de ce lieu, autrefois si tranquille et actuellement centre commercial animé, coïncide avec l'établissement d'un grand magasin à rayons multiples, bâti à l'emplacement d'une vieille maison de campagne, construction au rare pittoresque qui avait, au milieu du siècle passé, retenu l'attention de maints proscrits français. Signalons en passant que le lieutenant du Général Boulanger, Marcel Habert, qui l'accompagna dans sa fuite, s'établit dans cette maison. Sa principale activité était d'y recevoir des réfugiés de marques, des hommes politiques tels que Paul Deroulède et Hervé.

La maison de Habert devint, par la suite, l'atelier du peintre Vastemans.

L'Association des Anciens Combattants d'Uccle a érigé, au square Marlow, un buste du roi Albert, une œuvre pleine de vigueur et de réalisme, due au ciseau du sculpteur Demanet.

A quelques pas du square Marlow, à hauteur de l'avenue Defré et au croisement de deux courants de trafic, se situe le frétilant carrefour des Arcades. Ce nom de lieu n'a jamais figuré dans l'onomastique officielle ucloise, ce qui n'empêche que toute la population le connaît, grâce à l'enseigne

d'un cabaret dont la création remonte à l'époque de la création de l'avenue Brugmann. Il existe toujours au coin de la rue du Doyenné actuelle.

Devenu carrefour urbain, à grande circulation automobile, il fut un temps — au début du siècle pour être précis — où les charrettes des maraîchers et les longs camions des brasseries locales, attelés de deux vigoureux chevaux brabançons, constituaient le gros du trafic, singulièrement accru depuis le rachat de droit de barrière, par les communes intéressées, établi chaussée de Charleroi, à hauteur de la place Janson.

En ce temps, l'avenue Brugmann était encore plantée de beaux marronniers d'Inde et de vieux platanes. En saison de pleine feuillaison, la perspective qui s'étendait vers les hauteurs de la place Vanderkindere, en un tracé rectiligne parfait, était fort impressionnante. Malheureusement, les derniers platanes furent massacrés, en décembre 1928, avec une frénésie déconcertante, sans aucun respect de ce qui fit jadis la beauté de ces lieux.

Dès la création de l'avenue s'était posé le problème de l'organisation d'un transport en commun et, en 1875 déjà, une ligne de tramway à traction chevaline fut établie. Elle subsista jusqu'en 1881, conduisant les usagers

du **Globe** à la place Stéphanie, puis fut prolongée jusqu'à la place Royale. Elle connut immédiatement le succès et le public, on ne sait pourquoi, lui donna le nom d'omnibus américain.

A en croire Ch. Viane, le prix du parcours était de 40 centimes, qui était doublé « si par mesure exceptionnelle, des voitures circulaient après neuf heures du soir » (2). Des essais de traction à vapeur furent tentés entre les années 1878 et 1880, mais ne donnèrent aucune satisfaction. Les chevaux furent finalement remplacés par des mulets et, deux ans plus tard, en 1894, le premier tram, conduit par l'électricité, montait l'avenue Brugmann.

A cette époque, toute la partie comprise entre l'avenue Brugmann et l'avenue Defré était située à un niveau sensiblement plus bas. C'était une importante dépression de terrain, soumise à de fréquentes et parfois dramatiques inondations, suivant les caprices du **ruisseau d'Uccle** qui y coulait à ciel ouvert (3). Malgré la situation fort précaire, le lieu était occupé par un établissement qui se voulait être, en même temps, **café, estaminet** et **laiterie**.

Enseigné: **Au Nouveau Cornet** — l'Ancien Cornet étant à deux pas — il avait pris la relève d'un cabaret, très célèbre,



De haut en bas et de gauche à droite: le Square Georges Marlow, le Square des Héros et le Carrefour des Arcades, vers 1900 et de nos jours.

bre, à Uccle jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, disparu depuis et connu sous le nom de **Sirooppot**. Outre qu'il s'honorait de donner gîte aux Echevins d'Uccle qui y tenaient régulièrement leurs assises, il était aussi le lieu de rassemblement des paroissiens lorsqu'une question importante, concernant les affaires du village, devait y être débattue publiquement. Maîtres et échevins y avaient convoqué leurs administrés en maintes circonstances (4).

Tout ce quartier est actuellement occupé par le Square des Héros.

L'aménagement du Square des Héros ne laissa aucune trace de l'ancien vallon broussailleux, rendez-vous de bien des souvenirs du passé. S'étendant entièrement sur un terrain de remblai, il laisse, à certains endroits, l'ancien niveau à plusieurs mètres au-dessous du niveau actuel.

De nos jours, grâce à sa situation, au seuil de deux grandes voies de communication à trafic intense, face au **parc de Wolvendael**, il constitue, sans doute, l'un des plus beaux coins de centre urbanisé où rien ne semble avoir été laissé à l'improvisation. Le monument aux Ucclois tombés pour la patrie, qui en occupe la partie centrale, est l'œuvre de Léandre Grandmoulin. C'est une stèle élégante, que

surmonte un groupe, dont une admirable figure ailée, de nos jours, symbole de la forme suprême mais encore, selon la pensée grecque, symbole d'une victoire chèrement acquise.

Face au monument aux Morts a été élevé le mémorial rappelant au passant l'héroïque résistance de René Gobert, Président de l'Association des Anciens Combattants Ucclois, fusillé par les Allemands en 1943. Cette œuvre discrète, quoique fort émouvante dans sa simplicité, est due à la collaboration de deux autres artistes uclois, l'architecte Chabot et le sculpteur J. Witterwulghé.

L'urbanisation de toute la partie comprise entre le domaine de **Wolvendael** (5) et le **Kamerdelle** a modifié profondément l'aspect topographique du quartier. Quoi de meilleur à suggérer, comme souvenir durable des beautés du vieil Uccle, qu'une promenade autour du **Vieux Cornet** et du **Crabbegat**, deux sites évocateurs, menacés bien des fois de disparition, mais restés à l'abri des atteintes du temps, en partie tout au moins.

Il n'y a guère, l'actuelle avenue Paul Stroobant s'ouvrant sous un petit pont rustique, dont il ne reste aujourd'hui que quelques vestiges. Il constituait avec le chemin du Crabbegat une formation unique, un lieu rêvé pour les

artistes. Il était construit en arc de plein cintre, avec revêtements de grès rocaillieux si abondants dans les sablonnières de l'endroit. Oublié au milieu d'une végétation forestière, sans utilité pratique, au point que personne ne se demandait à quoi il avait pu servir, sinon à étoffer le paysage.

Il reliait le domaine de **Wolvendael** à une propriété contiguë, bâtie sur une terre voisine du vallon du **Kamerdelle**, anciennement connue sous le nom de **Boven 't Crabbegat**. Les rares mesures qui s'y trouvaient étaient, nous l'avons dit ailleurs, (6) habitées par des serviteurs du comte Coghen, châtelain du **Wolvendael**.

En fait, le petit pont, qui s'intégrait si harmonieusement au paysage, fut construit, on ne sait quand, pour assurer aux serviteurs du comte Coghen un accès direct et facile au château, lieu de leur travail habituel.

Les Ucclois ont toujours attaché beaucoup d'importance à la conservation de ces témoins du passé, peu touchés par le progrès, constituant avec le parc de **Wolvendael** un cadre unique, un îlot au milieu d'une agglomération toujours plus envahissante.

On ne se doute guère, aujourd'hui, de la persévérante volonté dont durent faire preuve écrivains, artistes et édiles communaux qui se sont succédé à Uccle, pour conserver quelque peu



...l'auberge du Vieux Cornet accueillait une clientèle d'artistes dont certains occupent une place dans l'histoire de l'art de notre pays. En haut l'aspect actuel, à droite l'aspect vers 1900.



à ce vieux site son aspect d'antan (7) Jadis ombragé par une double rangée de marronniers et de platanes, égayé par le ruisseau qui côtoyait ses murs, l'auberge du **Vieux Cornet** accueillait une clientèle d'artistes dont le nom de certains occupe une place dans l'histoire de l'art de notre pays. Rik Wouters, Oleffe, Louis Thévenet et bien d'autres y envoyèrent des œuvres, se souciant fort peu qu'ils inauguraient de la sorte, il y a soixante ans, la première exposition d'œuvres d'artistes de grand talent, organisée dans un cabaret de village.

Par ailleurs, Maurice Guilbert écrit à propos de ces expositions champêtres que le **Vieux Cornet** « devait séduire les peintres quels qu'ils fussent, cubistes ou traditionnalistes (8). Beaucoup y ont travaillé depuis Uytterschaut jusqu'à Gaston De Beer; d'autres venaient s'y reposer et discuter d'art à l'ombre de ses tilleuls merveilleux. Knoff y donna des cours à toute une ribambelle de jeunes filles et il n'était pas rare de voir, à la fois, au Cornet, quatre ou cinq peintres œuvrant devant le chevallet planté » (9).

Aujourd'hui, les chevalets n'y trouvent plus de place et les expositions champêtres appartiennent au passé. L'avenue Defré, comme toutes les artères d'Uccle Centre s'est forcément mise à la modernisation en s'adaptant aux besoins, toujours plus exigeants, d'une époque où la motorisation a pris une ampleur insoupçonnée.

Au siècle passé, le **Cornet** fut le siège de la Confrérie des Archers et des Femmes Archères d'Uccle, que Charles De Coster, à la suite de **Thyl Ulenspiegel**, éleva au rang d'héroïnes de légende. (10)

De **Thyl Ulenspiegel** aux Femmes Archères, soulignons la remarquable continuité de la présence des personnages légendaires de De Coster dans le décor de la vénérable auberge uccloi-

se. Celle-ci reste, aux abords de la capitale, alors que les grands immeubles modernes se profilent dans son voisinage immédiat, un site particulièrement propice aux évocations du passé, où le temps et le lieu se peignent avec fidélité.

Face au **Cornet**, un bas-relief, œuvre du statuaire A. Vriens, rappelle qu'« **Ici Thyl Ulenspiegel, le Héros de Charles De Coster, fit la rencontre des aveugles, des femmes archères d'Uccle et des frères de la bonne Trogne** » (11).

Malgré toutes les mutilations et les outrages subis au cours des temps, le **Vieux Cornet** de De Coster ressemble à la légende et rappelle toujours qu'il était, autrefois, moins une auberge qu'un ermitage pour artistes.

Il y a peu, les belles et verdoyantes prairies du **Vieux Cornet** s'étendaient encore jusqu'aux confins du vallon du **Kamerdelle**. Les promeneurs du dimanche s'y donnaient rendez-vous pour y boire les bières de **Stalle** et de **Calevoet** qui jouissaient, au début du siècle, d'une solide réputation, même auprès des vieux Bruxellois. Archers et archères y tiraient à la perche.

Si nous évoquons ces souvenirs d'antan, c'est moins pour s'attarder aux éclats de joies populaires qui s'y donnaient libre cours que pour apprendre au lecteur que c'est sur ce sol que l'Eglise Orthodoxe russe de Bruxelles a trouvé son emplacement.

Elle fut érigée à front de l'avenue Defré, en souvenir du Tsar Nicolas II et des nombreuses victimes des persécutions religieuses qui furent si sanglantes, en Russie, lors de la Révolution Bolchévique, à la fin de la première Guerre Mondiale.

Ce n'est assurément pas un monument bien considérable et comme tel il n'impose pas par ses dimensions. Mais, par contre, les artistes qui ont conçu cette œuvre délicate, inattendue dans

ce cadre de verdure, où tout parle du passé, nous ont laissé un type remarquable d'architecture, en harmonie avec la plus pure tradition du peuple Russe.

Le projet est dû à l'architecte et artiste-peintre N.I. Istzelenov. Il fut soumis à une commission artistique qui réunissait quelques académiciens parmi lesquels l'artiste-peintre I.J. Bilibine, l'architecte N.P. Krasnov, l'historien d'art P.P. Mouratov et le professeur d'histoire de l'art à l'Université de Prague Okonieff.

L'œuvre ainsi présentée dut donc faire face à une critique avertie et hautement autorisée. Elle n'était nullement un fait du hasard, née de l'ambition d'un architecte en quête de nouveauté, mais constituait, en réalité, une réplique fidèle d'un petit temple russe de la banlieue moscovite.

A vrai dire, ce projet faisait suite à un projet initial qui fut adopté, en premier lieu, par cette même commission artistique. Ce projet n'était autre que la réplique exacte de l'Eglise Saint Jean (Ivan) du Kremlin de Nijni-Novgorod, datant de l'âge d'or de l'architecture russe, c'est-à-dire, de la fin du XIII^{ème} siècle (1184).

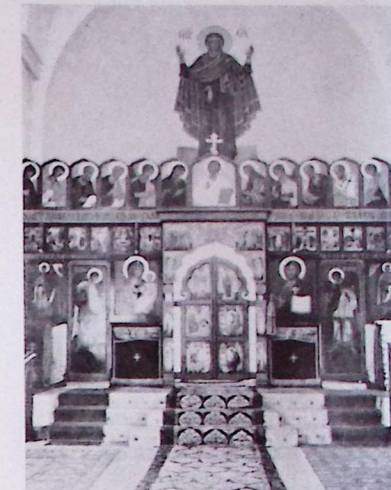
Pour des raisons techniques et surtout financières ce premier projet ne put être réalisé. Il fut abandonné et la commission artistique décida finalement d'arrêter son choix sur une réplique de l'église de la Transfiguration, érigée au village d'Ostrov, près de Moscou. Cet édifice, beaucoup plus modeste, constituait néanmoins un intéressant exemple de ce type architectural traditionnel. Il avait, en outre, le grand mérite d'être fortement inspiré de Saint Jean de Nijni-Novgorod, quoique ayant été bâti près de quatre siècles plus tard, au début du XVI^{ème} siècle (12).

L'extérieur de l'église orthodoxe édiflée à Uccle est d'une beauté calme

Eau-forte de H. Quittelier représentant l'Eglise Orthodoxe; «Uccle-Orient en Occident».



Intérieur de l'Eglise Orthodoxe Russe de Bruxelles - l'Iconostase.



et sereine. Son plan se réduit à une simple nef carrée, terminée par une abside en demi-cercle, surmontée d'une demi-coupole. Les façades sont dépourvues de tout ornement, à l'exception d'une rosace, taillée en pierre blanche, qui décore chaque pignon. Une porte d'entrée à voussures, surmontée d'un arc en plein cintre. Les rares fenêtres cintrées, qui éclairent l'abside, alternent avec d'autres, rectangulaires, fortement allongées et étroites, en forme de meurtrières. Mais ce qui donne à cet édifice son caractère régional, ce sont les trois étages de frontons, semi-circulaires, retraités et fortement moulurés, servant de base au tambour. Ce dernier a comme seul ornement un savant jeu de briques, disposées de façon que pleins et vides, ombres et lumières, alternent en un mouvement rythmique continu, harmonieux et parfaitement équilibré. L'édifice est couronné d'une coupole byzantine, aplatie, en forme de bulbe dont le dôme s'effile. Tambour et coupole sont construits sur pendentifs. L'édifice, si simple au premier abord, est ornementé, à l'intérieur, avec beaucoup de goût et de raffinement. Les tons délicats des tapis rares sont intimement mêlés avec le riche et chaud coloris des icônes qui s'étalent à profusion, nous donnant un exemple de la splendide variété de cet art russe qui, de nos jours encore, se confond

intimement avec l'art ancien byzantin — Ici, comme dans les plus grands temples, se perpétue une tradition, ainsi que l'existence d'une alliance étroite entre l'architecture et les peintures décoratives, exécutées avec une rare perfection. L'Iconostase (13), c'est-à-dire, le grand écran qui sépare le chœur de la nef dans toutes les églises grecques et russes, avec ses trois portes symboliques, est couverte d'images de saints. Une impressionnante frise, composée de treize panneaux décoratifs, représentant le Christ entouré de ses apôtres, la couronne. La porte centrale est cintrée et décorée de six autres panneaux retraçant des épisodes de la naissance du Christ; à senestre, l'image de la Vierge portant l'Enfant, à dextre, une figure de Saint Jean l'Evangéliste. L'ensemble se complète par un grand nombre d'icônes dont certaines semblent fort anciennes. La sacristie est bâtie à côté de l'église. Elle est construite sur plan octogonal, surmontée d'un toit pyramidal, d'une lanterne percée de petites fenêtres cintrées et couronnée d'une petite coupole effilée. Au-delà de l'Eglise Orthodoxe russe, entre l'avenue du Kamerdelle, la rue Groeselenberg et l'avenue des Statuaires, a été édifié, en ces dernières années, le vaste quartier résidentiel du Kamerdelle, d'aspect quelque peu monotone, malgré l'aménagement des jar-

dins qui isolent les constructions modernes. Nombre de citadins rentés, des familles appartenant à la haute bourgeoisie, y ont établi d'élégantes et parfois somptueuses villas, qu'encadrent des pelouses fleuries et des massifs de verdure. Le tumulte de la circulation urbaine ne parvient pas jusqu'à ces avenantes demeures et les affiches publicitaires n'y trouvent pas d'emplacement. Ici, comme ailleurs, ce qui faisait autrefois la beauté et la diversité du lieu, a dû inéluctablement céder le pas à la spéculation et à la mise en valeur des terrains, merveilleusement situés, il faut le dire. C'est ainsi que cette agglomération de villas cossues couvre entièrement, sur un espace de plusieurs hectares, l'ancien site du Kamerdelle qui s'étalait, jadis sur le flanc opposé du vallon du Boetendael. Le Kamerdelle occupait, il n'y a guère, une place à part à plus d'un titre et il serait malaisé de parler du vieil Uccle sans évoquer son souvenir. Il y a une quarantaine d'années à peine, il était encore un joli vallon verdoyant, dominé toute par une crête sablonneuse, entièrement couverte par une splendide hêtraie, suite de la Forêt de Soignes qui, autrefois, baignait de son ombre toute la lisière du village. Au fond du vallon, depuis la Ferme Rose jusqu'au flanc de la crête, s'étendaient un magnifique verger et quelques lopins de terre soigneusement culti-



Le site de la Ferme Rose, vers 1900 et de nos jours.

vés. Deux vieilles masures, abondamment fleuries pendant la bonne saison, complétaient ce décor champêtre.

L'une de ces masures fut longtemps occupée par le peintre Van Mierlo.

Toutes ces beautés natives furent réduites au néant avec une frénésie à nulle autre pareille.

La hêtraie fut complètement défrichée vers la fin 1932, entraînant en même temps la disparition des masures au grand regret des artistes peintres, graveurs et dessinateurs dont elles étaient le sujet de prédilection.

Le mamelon ainsi dénudé fut rapidement transformé en une vaste sablonnière, livrant à la construction, pendant des années, ses sables bruxellois, rudes et homogènes.

Le terrain déblayé fut finalement nivelé, pendant toute l'année 1936; l'année suivante fut celle du tracé des avenues nouvelles et de la construction des premières villas.

Il ne reste malheureusement plus aucune trace de l'ancien vallon du **Kamerdelde**.

Le seul souvenir que l'on y retrouve est un rideau de hêtres séculaires, bordant le **Crabbegat**; rappelons-le, placé sous protection légale.

Dès 1531 on trouve mention dans les archives d'une terre appelée **Kamerdelde**, à Uccle... **een block geheeten Kamerdelde**... (14).

Si l'on en juge par l'inscription relevée sur une carte ancienne de commune, datant de 1742, il n'est pas bien difficile de déterminer, avec certitude, les origines du nom du vallon qui nous occupe.

Cette inscription se présente sous la forme ci-après:

...t selve clooster van 't land geheeten de **Camerdelde**. (15)

(...le même cloître que de la parcelle appelée de **Camerdelde**).

Le cloître ou, pour plus d'exactitude, l'abbaye à laquelle il est fait allusion dans ce texte, n'est autre que la riche abbaye de Bernardines, appelée **Ter Camere** ou **La Cambre**, située aux abords du **Bois de la Cambre**, particulièrement cher au cœur des Bruxellois.

Par ailleurs, dans les **Plans des Propriétés de l'Abbaye de la Cambre** de G. Couvreur (16), portant la date de 1771, cette même terre est figurée et indiquée sous la forme de **Camerdelde**, justifiant clairement, une fois de plus, l'origine du nom. (17)

Une bonne soixantaine d'années, en moyenne, séparent les photographies que nous présentons. Elles parlent d'elles-mêmes et nous leur laissons volontiers la parole.

Rétablir en regard du présent l'aspect et la physionomie des époques révolues est un charme de la pensée. Préservons-nous de perdre ce plaisir, ou de simplement le gêner, en cherchant, par de telles confrontations, un prétexte à de vaines et inutiles récriminations.

Mais partout où des sites admirables ont dû faire place, sans discrimination, au béton, à l'acier, à la maison gigantesque sans âme, les regrets nous envahissent. Car si les âges anciens avaient leur beauté, il n'est malheureusement pas toujours vrai que notre âge a les siennes.

(1) Georges Marlow - 1872-1947 - Fut membre de l'Académie.

(2) Ch. Viane - **Uccle au Temps Jadis** - p. 161. Uccle - Centre d'Art - 1925 - 1^{ière} édit.

(3) La plus désastreuse inondation de ce quartier eut lieu en 1896. Une véritable tornade s'étant abattue sur la région, l'Observatoire enregistra, ce jour, une chute de 66 mm.

d'eau en l'espace de quelques minutes. Le bétail de l'auberge du **Nouveau Cornet** fut surpris dans les étables et noyé sur place. Les inondations, en ces lieux, étaient à ce point fréquentes que le large chemin de terre qui, avant la construction de l'avenue Defré côtoyait l'**Ukkelbeek**, était désigné, sur les cartes et plans anciens de la commune, sous le nom de **Waterstraat - Arch. Gén. du Royaume** - Cartes et Plans manuscrits - N° 2394.

(4) Le 2 mars 1771, les paroissiens d'Uccle s'y réunirent, après la grand'messe, pour décider, après un long débat, d'entreprendre une campagne énergique pour la restauration de leur vieille église menacée de ruine.

(5) Voir notre étude **Le Domaine de Wolvendael**, à Uccle dans **Le Folklore Brabançon** - N° 160 - Décembre 1963.

(6) Op. cit. Voir note 5.

(7) Le **Crabbegat** a été admis au classement par la Commission des Monuments et des Sites, en 1918.

(8) On ne parlait, à cette époque, ni de surréalisme ni surtout de peinture abstraite, totalement inconnue.

(9) M. Guilbert - **Les Expositions champêtres - Uccle au Temps Jadis** - 1^{ière} édition - Uccle - Centre d'art - 1925, p. 149.

(10) Ch. De Coster - **Légendes Flamandes - Les Frères de la Bonne Trogne** - Bruxelles - M. Lamertin - s. d.

(11) Ce bas-relief fut commandé au sculpteur par le groupement d'Uccle - Centre d'Art, à l'occasion du centenaire de l'œuvre maîtresse de Charles De Coster. Le texte est de Charles Conrardy.

(12) Nous devons ces précieux renseignements à l'amabilité de Monsieur V.G. Martiny, Architecte provincial. Nous lui adressons ici nos plus vifs remerciements.

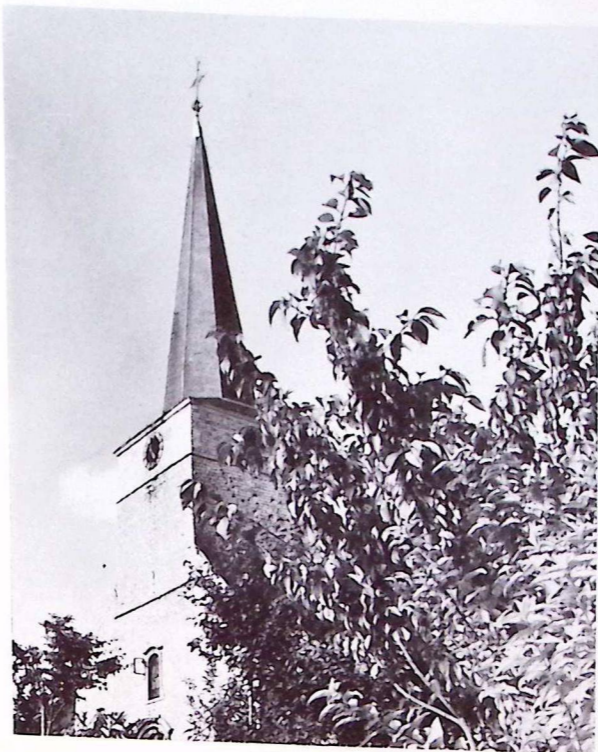
(13) Le nom vient des icônes qui y étaient suspendues en très grand nombre, suivant l'importance ou la richesse de l'église. C'est derrière l'Iconostase que le prêtre célèbre la consécration.

(14) Archives Générales du Royaume - **Archives ecclésiastiques** 76.47.

(15) Archives Générales du Royaume - **Cartes et Plans Manuscrits** - N° 2394.

(16) Bibliothèque Royale - **Manuscrits 13537. Catalogue Van den Gheyn**, 2 volumes. N° 3091 - Vol. II, N° 13.

(17) A. Van Loey - **Studie over de Nederlandse Plaatsnamen in de gemeenten Ukkel en Elsene** - N° 102 - Louvain 1932.



L'itinéraire complet, y compris le crochet par la ravissante localité de Duisburg, a une longueur approximative de 20 km (33 km au départ de Bruxelles). Il est réservé aux automobilistes et, en dépit de son caractère sinueux, ne présente aucune difficulté majeure.

La voirie est en bon état sur la quasi totalité du parcours. L'itinéraire réduit — 10 km environ — s'adresse uniquement aux piétons. Il est figuré, en pointillé, sur la carte. Bien que comportant deux tronçons relativement montueux, il peut être entrepris sans risque par toute personne que n'effraie pas la perspective de devoir parcourir une bonne couple de lieues.

Syndicat d'Initiative de Tervuren et de la Vallée de la Voer (V.V.V. Tervuren en Voervallei): Maison communale, à Tervuren. Téléphone (02) 57.30.00.

Itinéraire pour automobilistes: Tervuren (centre) - Duisburg - Vossem - Leefdaal - Bertem - Louvain.

Quitter Bruxelles par l'avenue de Tervuren*, magnifique artère d'une longueur de 11 km, créée par Léopold II, notre roi urbaniste, à l'occasion de l'Exposition Coloniale de 1897.

Les curiosités, jalonnant ce trajet, ont été décrites dans l'itinéraire: * Tervuren et son cadre prestigieux, paru dans « Brabant » n° 4 - 1966.

A l'extrémité de l'avenue de Tervuren, en face de l'ancien Musée du Congo, tourner à droite (plaque Tervuren-Centrum).

La chaussée aboutit, 300 mètres plus loin, à la Grand'Place (Markt). Contourner l'église pour s'engager dans la chaussée de Duisburg (plaque Duisburg).

Pendant 1 km environ la route longe, à gauche, le mur d'enceinte du parc de Tervuren, laissant successivement, à droite, une zone résidentielle, le cimetière de Tervuren, et, enfin, le cercle d'équitation « Riding Club ».

Après avoir franchi le vallon formant le second chapelet d'étangs du parc de Tervuren, la chaussée gravit un raidillon et traverse une par-

* = monument, site ou œuvre d'art remarquable
** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté

Au fil de la Voer

celle boisée. La vue se dégage révélant de part et d'autre de la voie carrossable les premières serres de la région viticole. A droite, fermant l'horizon, la magnifique futaie de la séculaire **Forêt de Soignes***. La route s'incurve vers la gauche (plaque Duisburg Centrum) et conduit directement à l'église de Duisburg, premier arrêt de l'itinéraire.

Duisburg est une agreste localité au sol hardiment découpé. Superficie: 692 hectares pour une population de quelque 2.200 âmes. La zone boisée (forêt et boqueteaux) couvre 1/6e environ du territoire. Duisburg est aussi un important centre de viticulture sous verre, où sont groupées plus de 3.000 serres. La culture des primeurs (pêches, tomates, etc...) y est également intensive.

Les origines du village sont obscures. Certains historiens, tel que Alphonse Wauters, voient, à tort, semble-t-il, en Duisburg, l'ancien Dispargum, célèbre castrum, situé aux confins de la Tongrie et où Clodion, chef des Francs, résida au début du Ve siècle et d'où il aurait lancé son expédition qui devait aboutir à la prise de Tournai. Quoi qu'il en soit, l'agglomération n'est citée dans les documents qu'à partir de 1190.

L'Eglise Sainte-Catherine (classée) est un captivant sanctuaire, en forme de croix latine. Elle garde une nef d'origine romane (début du XIIIe siècle), un **chœur gothique*** (1263), de toute beauté, offrant entre autres particularités d'être surélevé par rapport à la nef et enrichi d'arcatures et d'écoinçons ornés de feuillages et d'animaux divers.

La tour massive, à flèche effilée, qui précède l'édifice, ne fut érigée qu'au début du XVIIe siècle (1626 à 1628).

A l'extérieur, un Christ, protégé par un auvent, est adossé au chevet. Un vieux cimetière ceinture l'église.

Le sanctuaire fut restauré à plusieurs reprises, notamment, après les guerres de religion, ainsi qu'en 1758; cette dernière date est d'ailleurs inscrite à la croisée du transept et du vaisseau.

Le mobilier comporte, outre un banc de communion Louis XV et une chaire de vérité du milieu du XIXe siècle, plusieurs statues intéressantes dont une Madone du XVIIe siècle, une Sainte Barbe du début du XVIe siècle, un groupe où figurent Sainte Anne, la Vierge et l'Enfant (1600 environ) et un Saint Sébastien expressif du XVIIIe siècle.



gardé un aspect spécifiquement agreste comme en témoignent plusieurs grosses exploitations agricoles disséminées sur son territoire. Depuis quelques décennies la viticulture sous verre, dont les centres principaux de production sont Overijse (16.000 serres) et Hoeilaart (13.000 serres), a atteint et même dépassé la localité, étendant ses ramifications jusqu'à Leefdaal.

La culture du witloof, particulièrement intensive dans le secteur Steenokkerzeel-Kortenbergh, tend également à se développer dans la région.

Avant de visiter l'église de Vossem, remarquer quelques maisonnettes qui ont conservé de pittoresques enseignes, témoins de leurs défuntés activités.

Tout d'abord, au n° 7 de la **Gemeenteplaats** (Place communale), l'ancienne halte des diligences: « **In de Hoorn** » (1779) où se voit toujours le cor de chasse, qui servit de figure emblématique à l'établissement, ensuite au n° 4 de la même place, un immeuble modernisé, jadis paisible estaminet, mais qui a gardé, en façade, sa vieille enseigne « **In Sint-Paulus-bekering** » (A la Conversion de Saint Paul), enfin, au n° 2 de la **Dorpstraat**, à hauteur de l'église, l'ancienne auberge: « **In het Kanon** » (1760); dont l'enseigne s'agrément d'une plaisante inscription: « **In het Canon loeert men te voet en peert ende ieder voor zijn gelt dat hij vertert** », signifiant que l'établissement offrait le gîte et le couvert aux piétons comme aux cavaliers, chacun étant servi en fonction de la somme qu'il désirait dépenser. L'**Eglise Saint-Paul***, dont les parties anciennes sont classées (arrêté royal du 8-2-1946) est une séduisante construction d'origine romane, conçue dans l'esprit et le style qui ont présidé à l'édification des sanctuaires voisins de Leefdaal et Bertem (voir infra), mais qui semble remonter à une époque légèrement moins reculée (fin du XIIe ou début du XIIIe siècle) que les autres églises romanes de la Voer. Bâtie en grès blanc, elle se compose de trois nefs, sans transept, donnant sur un chœur carré, achevé lui-même par une abside semi-circulaire et flanquée de deux sacristies. Une tour fortifiée, à tourelle d'angle, précède l'édifice. Seule la base du clocher date de la première phase de la construction; l'étage supérieur, en briques et de forme octogonale, est une addition, de même que la flèche élancée qui le prolonge. La baie, percée dans la façade de la tour, date du XVIIe siècle.

En dehors d'un Christ aux Outrages, toile assez expressive traitée dans la manière de P.-J. Verhaghen, les tableaux ornant le sanctuaire sont d'un intérêt mineur. Citons: un « **Martyre de sainte Catherine** », composition fort dégradée et une Vierge invoquée par saint Dominique, œuvre assez défraîchie.

Culte à sainte Catherine, spécialement le 25 novembre.

Avant de poursuivre en direction de Vossem, les amateurs de sites chatoyants gagneront par la chaussée d'IJzer (plaque Overijse), la **Ferme de Reinegom**, également connue sous le nom de **Hof van Stackenberg**, située à l'extrémité méridionale du village (1.500 mètres de l'église). Il s'agit d'une exploitation rurale, en partie modernisée, datant du début du XVIIIe siècle (1734). Dans la cour subsiste un vieux puits de 1764.

En face de la ferme, de l'autre côté de la chaussée, charmante **Chapelle** (1724), dédiée à Notre-Dame et gardée par deux vénérables tilleuls (site classé par décision royale du 3-6-1950).

Des abords de la chapelle, joli point de vue sur le hameau de **IJzer** (dépendance de la commune d'Overijse) et son cadre de coteaux piqués de serres. La culture des pêches y est fort poussée.

Revenir à l'église de Duisburg et prendre la route de Vossem (plaques Vossem et Huldenberg). Laisser, à droite, la chaussée conduisant à Huldenberg et poursuivre tout droit. On franchit un des points culminants (103 mètres) de la région. En face, au creux de la dépression formé par le ruisseau de la Voer, le village de Vossem. Pour rejoindre le centre de la localité, s'engager, à gauche, dans la chaussée qui coupe perpendiculairement notre route et négliger, à droite, le tronçon conduisant directement à Leefdaal.

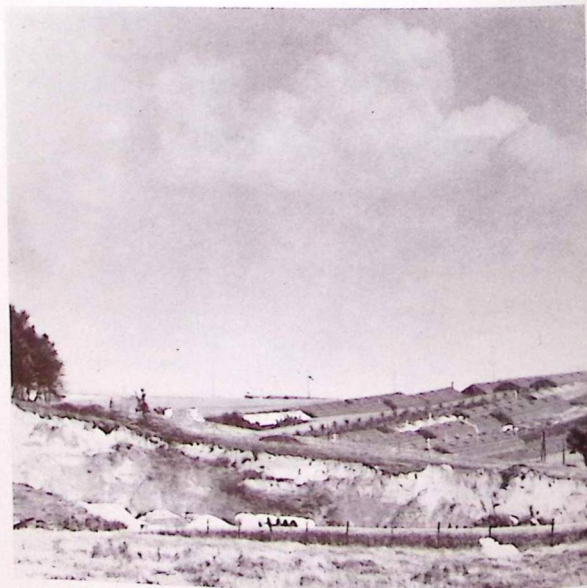
Après 400 mètres, la chaussée oblique vers la droite, franchit la Voer et aboutit à la Place communale dont l'étroite perspective s'achève sur la ravissante église paroissiale.

Vossem est une riant agglomération, arrosée par la **Voer**, frais et capricieux cours d'eau, prenant sa source à Tervuren (Bois des Capucins) et se jetant dans la Dyle, à Louvain, après avoir alimenté les étangs de Tervuren et baigné les villages de Vossem, Leefdaal et Bertem.

D'une superficie de 640 hectares, Vossem héberge environ 2.000 habitants. Le village, mentionné pour la première fois, en 1129, a

▲ Duisburg: L'Eglise Sainte-Catherine possède un chœur gothique (1263) de toute beauté.

▼ Enfilade de serres aux confins de Duisburg et d'Overijse.



▲ Vossem: L'ancienne auberge « In het Kanon » (1760).

Leefdaal: Le chœur, en gothique tardif, de l'église est orné d'un excellent tableau de G. de Crayer.

Un toit, en ardoise, recouvre la nef et les bas-côtés.

Bien que les divers remaniements apportés, notamment au XVIIe siècle aient quelque peu altéré la pureté de l'édifice, ils n'en ont pas pour autant supprimé les caractères spécifiques.

Le maclair (fort dégradé) de la porte d'entrée (1699) est animé d'une Conversion de saint Paul.

L'intérieur, rythmé par des piliers carrés, a été partiellement défiguré, à la fin du XVIIe siècle, par la construction de voûtes, sur nervures, masquant l'ancien plafond plat de la nef.

De même la voûte du chevet et l'arc triomphal ont été remaniés. Ces réserves mises à part, la construction du chevet est très soignée. On y voit, notamment une suite de pilastres élancés, reliés par des arcatures sur modillons.

La sacristie septentrionale, couverte d'une voûte en berceau est ancienne, mais semble postérieure à la construction du chœur.

Le mobilier est assez modeste. Il comporte, principalement, un bel autel à colonnes (1640) orné d'une toile italianisante figurant une « **Montée au Calvaire** », ensuite une statue de la Vierge (XVIe siècle), sortie des ateliers de Malines, puis un reliquaire (XVIIe siècle), d'une belle finesse d'exécution, enfin, couronnant l'autel majeur, un tableau attribué à tort, peut-être, à G. de Crayer et illustrant la Conversion de saint Paul.

Le vieux cimetière, qui ceinture l'église, contribue dans une large mesure, au maintien de cette atmosphère spécifiquement terrienne, qui enveloppe la localité, au même titre que plusieurs fermes typiques, telle l'« **Hof der 12 Apostelen** », qui fut presque entièrement reconstruite au XVIIIe siècle, et qui relevait de l'hospice du même nom, établi à Bruxelles, ou encore l'**Hof van Oudenvoorde** ou **Oude Vaart Hof**, située près de la route joignant le centre du village à la chaussée de Tervuren à Louvain (N 3). Les origines de cette dernière ferme, qui releva longtemps d'une fondation annexée à l'Université de Louvain, se perdent dans la nuit des temps. Les bâtiments actuels, d'une agréable ordonnance et comportant de belles étables voûtées, remontent au milieu du XVIIIe siècle.

En sortant de l'église, suivre la **Dorpstraat**, qui tourne, à droite (plaque: Leefdaal: 3 km), longe le monument aux victimes des deux

guerres, s'infléchit encore à droite, avant de virer brusquement à gauche. A hauteur de la chaussée, qui coupe perpendiculairement la route, tourner à droite (plaque: Leefdaal).

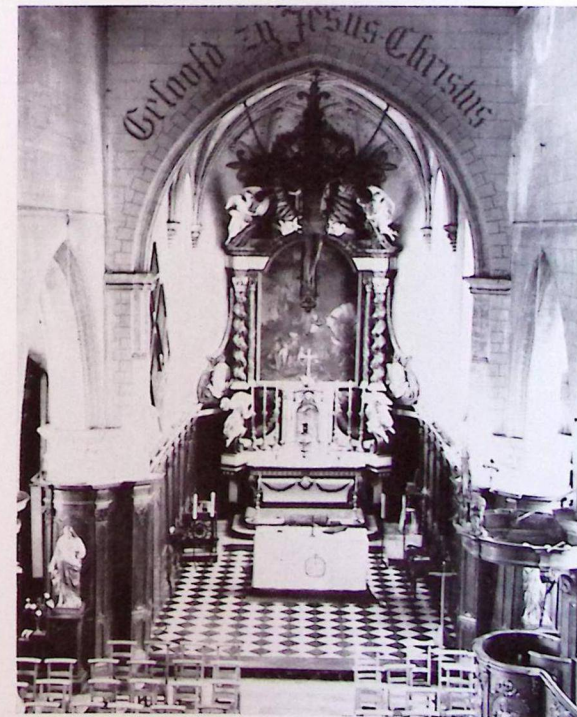
La rue franchit la Voer et aboutit à la route conduisant à Leefdaal, qu'on suit à gauche jusqu'à cette dernière localité. Parcours séduisant, qui longe la verdoyante vallée de la Voer, dont les versants sont largement ouverts à la culture.

Leefdaal est une coquette agglomération au sol légèrement accidenté. Population: ± 2.600 habitants, pour une superficie de 1.510 hectares. Siège d'une laiterie. Ressources essentiellement agricoles. La viticulture sous verre est pratiquée sur une petite échelle (un peu plus de 200 serres). Culture du witloof. La commune possède deux gildes de tireurs à l'arc. L'une est placée sous l'égide de saint Lambert; l'autre sous le patronage de saint Hubert. Ces gildes ont la particularité d'être réservées aux seuls célibataires.

Notice historique: L'histoire du village est étroitement liée à celle de sa seigneurie, fondée vers 1270 et dont **Roger de Leefdaal** seigneur de Perk, sénéchal du Brabant (1317) et châtelain de Bruxelles, d'une part, et **Jean de Brouckhoven**, comte de Bergheyck et baron de Leefdaal (1679) furent les figures les plus marquantes. Le second joua, notamment sous le règne de Charles II, un rôle considérable dans les événements politiques et militaires, qui caractérisèrent la fin du XVIIe siècle et le début du XVIIIe siècle; il se distingua, entre autres, comme ambassadeur extraordinaire à la Cour de Versailles.

Toutefois l'hagiographie et les récits des trouvères font remonter bien plus haut les origines du village. Il est pratiquement établi que la région était habitée à l'époque mérovingienne. Rappelons — voir itinéraire: « **Tervuren et son cadre prestigieux** », dans « **Brabant** » n° 4/1966 — que **saint Hubert**, évêque de Liège, qui possédait une villa à Tervuren, évangélisa, au début du VIIIe siècle, la vallée de la Voer.

Quelques jours avant sa mort, le patron des chasseurs, qui venait de consacrer une église à Heverlee, remonta, en barque, l'étroite vallée de la Voer, et, en proie à une fièvre violente, fit halte à Leefdaal pour y goûter quelque repos, avant de rejoindre sa résidence de Tervuren où il rendit son âme au Seigneur, vraisemblable-



ment, le 30 mai 727, bien que certains historiens et hagiographes optent pour le 3 novembre, voire le 30 août de la même année. La légende précise même que saint Hubert aurait consacré, en 697, le premier sanctuaire de Leefdaal.

En outre, la tradition locale rapporte qu'au IXe siècle, la dépouille de **sainte Véronne**, fille d'un roi de Germanie et sœur de saint Véron (dont les reliques sont vénérées en l'église de Lembeek-lez-Hal), aurait été inhumée à Leefdaal, à l'endroit où se dresse aujourd'hui, la chapelle dédiée à la bienheureuse (voir plus loin). Enfin, trouvères et ménestrels encouragés, sans doute, par la magnanimité de Roger de Leefdaal, contèrent les exploits chevaleresques des ancêtres de ce seigneur, grand protecteur des arts et des lettres. Ces aventures épiques eurent pour cadre, le Proche-Orient, au temps des croisades (XIIe et XIIIe siècles).

Faire halte près de l'église de Leefdaal, dont les abords offrent un parking aisé.

L'Église Saint-Lambert, en raison de multiples remaniements, ne témoigne plus qu'imparfaitement de son ancienneté. C'était à l'origine un sanctuaire roman, construit sur le modèle de la Chapelle Sainte-Véronne et de l'église de Bertem (voir infra), mais les diverses retouches et adjonctions qui lui ont été apportées, au fil des siècles, en ont modifié assez sensiblement le caractère.

L'édifice comprend, de nos jours, une tour romane, dont la pureté a été altérée, notamment au XVIIIe siècle, par l'adjonction d'une porte d'entrée occidentale et par le prolongement des bas-côtés jusqu'à la façade de l'église, trois nefs couvertes par une seule toiture et reposant sur de solides colonnes toscanes et, enfin, un **chœur gothique** * (XVIe siècle), très élégant, avec belle voûte en réseau, enrichie de blasons.

Un chevet à trois pans achève le sanctuaire. A l'extérieur, adossé à ce chevet figure un Calvaire.

Signalons que la dernière campagne importante de restauration remonte aux années 1905-1906.

Avant de pénétrer dans le sanctuaire, remarquer le cadran solaire (1639) ornant la tour.

Le **moblier**, quoique modeste, comporte quelques pièces intéressantes: un maître-autel baroque, animé d'une « **Conversion de saint**

Hubert », œuvre d'une agréable venue, exécutée, en 1661, par le fécond Gaspar de Crayer, un important Christ (1500 environ) sous l'arc triomphal, des lambris Louis XV et de bonnes menuiseries du XVIIIe siècle.

Pèlerinage à saint Lambert (maux de dents) et **culte à saint Hubert**. Le cimetière, qui ceinture l'église, ainsi que quelques archaïques demeures, qui se déploient, en contrebas, ont conservé au site son cachet typiquement rural.

Avant de poursuivre en direction de Bertem, emprunter, à pied, la pittoresque **drève** ombragée de jeunes hêtres, qui s'amorce derrière l'église, et conduit, en 250 mètres, à hauteur du château dont les tours pointues dominent la rive gauche de la Voer.

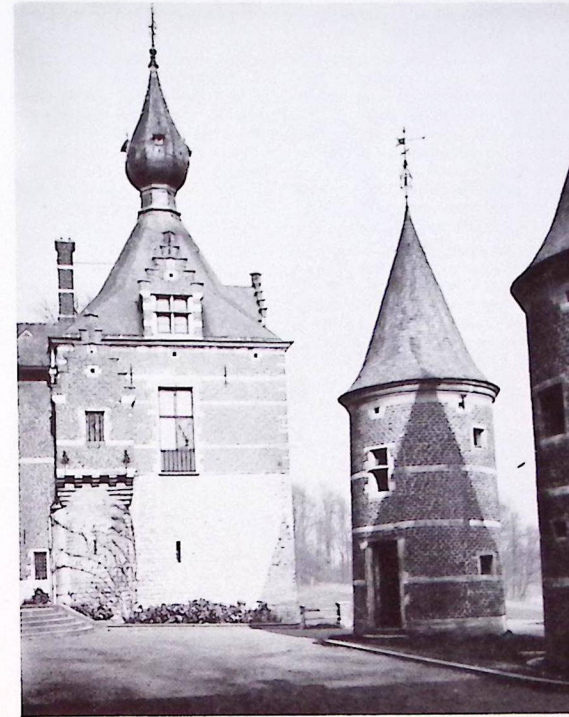
Le Château de Leefdaal * (propriété privée) occupe l'emplacement d'une forteresse édifée, semble-t-il, dans le courant du XIIIe siècle, et dont quelques substructions sont encore visibles de nos jours. A noter que certains historiens font remonter la construction du château fort disparu à la fin du XIe siècle. Entièrement rebâti au début du XVIIe siècle et restauré à la fin du XIXe siècle, le manoir a fière allure avec ses tourelles en forme de poivrières (dont celles isolées sur la terrasse marquent l'endroit où se dressait le pont-levis), sa forte tour carrée et trapue (1626) coiffée d'un clocher au bulbe gracieux et formant saillie sur le bâtiment, sa façade principale, construite dans le goût de la Renaissance, et, enfin sa charmante chapelle castrale, de style ogival, qui abrite un retable du XVIe siècle et une Vierge, en noyer (XVIe siècle).

Quelques beaux portraits de famille ornent les salons.

Jardins d'une ordonnance exquise, mouchetés de hêtres et de tilleuls séculaires.

Le château est, depuis 1775, la propriété des comtes de Liedekerke. Devant le château, bordant la Voer, l'**ancien moulin à eau**, désaffecté depuis plusieurs décennies. Ce coquet petit bâtiment, qui tritura longtemps le grain, relevait autrefois de la seigneurie locale. Au-delà de la rive droite de la Voer s'étend une agréable pièce d'eau composant, avec ses abords, un **site** * d'une étonnante fraîcheur.

Revenir à l'église et continuer en direction de Bertem. Après 1.600 mètres environ, surgit, à droite, juchée à mi-côte, l'étonnante **Cha-**



Le village, dont les origines remontent au haut Moyen Age (la plus ancienne citation remonte à 822), releva, jusqu'en 1562, de l'abbaye bénédictine de Corbie en Picardie. Il fit, par la suite, partie des biens du duc d'Archoot, puis de la famille d'Arenberg.

Occupant une situation privilégiée, à droite, de la chaussée (accès par la **Kerkstraat**), et à flanc de coteau, l'**Église Saint-Pierre** ** (classée) est, peut-être, le sanctuaire campagnard le mieux conservé que nous ait légué l'art roman. D'après le chanoine Lemaire, sa construction remonte au Xe siècle et il n'est pas téméraire de la considérer comme la « **doiyenne des églises du Brabant** ».

Bâtie à l'aide de moellons irréguliers, elle réunit tous les caractères propres au style roman du type mosan.

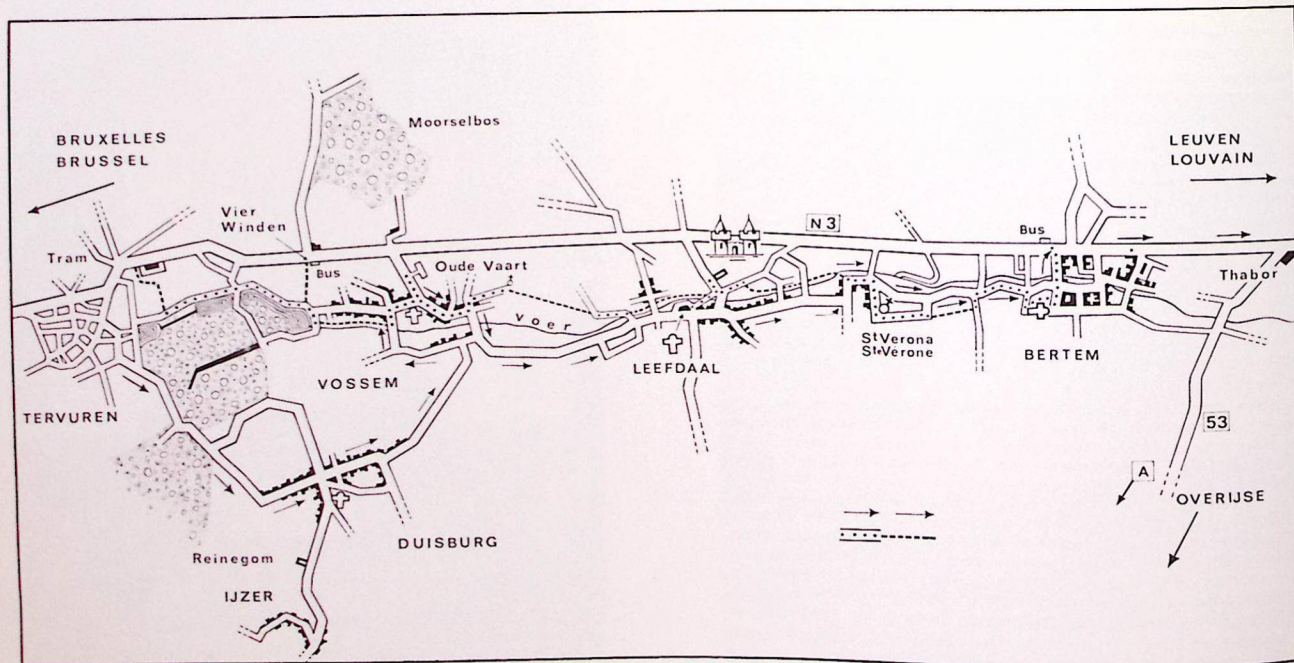
Précédée d'une robuste tour fortifiée que couronne une toiture à quatre pans, l'église présente un plan basilical avec nef centrale couverte d'un plafond et séparée des bas-côtés par des arcades cintrées reposant sur des piliers massifs et carrés. Elle s'achève sur un **chœur** * admirable, formé d'un presbyterium carré, complété par une abside semi-circulaire.

Ce précieux édifice, qui ne présente aucune trace de transept n'a subi, en dépit des diverses restaurations opérées au cours des siècles, aucune modification majeure.

La dernière campagne notable de restaurations date de 1934. Signalons qu'une porte fut percée, auparavant (vers 1700), au rez-de-chaussée de la tour, tandis que les nefs étaient, pour leur part, modernisées dans le courant du XVIIIe siècle (agrandissement des bas-côtés).

Un majestueux calvaire, placé sous auvent soutenu par des colonnes ioniques, prolonge le bas-côté nord, à hauteur de la tour. On y voit un Christ du XVIe siècle, entouré de la Vierge et de saint Jean. Si l'édifice impressionne le visiteur, tant par sa situation privilégiée dominant la vallée que par la pureté de ses lignes et son élégance sans apprêt, en revanche, le mobilier qui garnit le sanctuaire est modeste. Mentionnons: une chaire de vérité (1648), un confessionnal (1642) et quelques pierres tombales.

Pèlerinage à saint Eloi, le 1er décembre. Bénédiction des chevaux après la grand'messe de 10 heures.



pelle Sainte-Véronne * (classée), considérée comme l'un des oratoires les plus représentatifs du style roman dans nos régions. Ses caractères l'apparentent aux constructions du XIIe siècle (environ 1100), bien que certains n'hésitent pas à lui reconnaître une origine encore plus reculée, datant le chœur primitif du Xe siècle et la tour de l'an 1000 environ, ce qui le classerait comme le sanctuaire le plus ancien de toute la contrée, si l'on excepte celui de Bertem. En fait, il semble que cette chapelle ait remplacé un oratoire antérieur dédié à la Sainte-Croix où, suivant la tradition locale, aurait été inhumé le corps de sainte Véronne, morte à Mayence et transportée, miraculeusement en ce lieu, par un chariot tiré par des bœufs. Les restes de la bienheureuse auraient été, par la suite, enlevés et recueillis par des mains pieuses.

La chapelle, restaurée en 1954, avec le souci de respecter sa structure originale, se compose d'une tour massive, apparemment inachevée, et servant d'avant-corps à un vaisseau séparé des bas-côtés par des arcades reposant sur des piliers carrés. Le chœur, qui prolonge la nef, est terminé lui-même par un chevet plat.

Le rez-de-chaussée de la tour est couvert d'une belle voûte d'arêtes et ne comporte — détail curieux — aucun escalier pour accéder à l'étage.

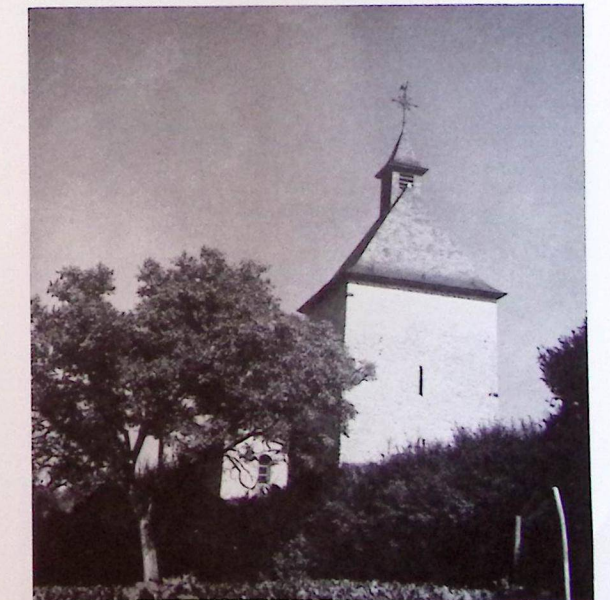
L'intérieur, recouvert d'un plafond plat, est très dépouillé et recrée fidèlement cette atmosphère propice au recueillement et à la prière, qui est un des traits dominants de nos églises romanes. A noter, dans le chœur, un beau tabernacle, en pierre, remontant à l'époque ogivale.

Culte séculaire à sainte Véronne, invoquée spécialement contre les fièvres de toutes natures.

Longeant toujours la Voer, qui semble passer ici dans un décor de gracieux coteaux, la route pénètre, à présent, sur le territoire de Bertem, paisible commune d'une superficie de 1.059 hectares pour une population d'un peu plus de 3.000 âmes. La partie habitée se développe principalement de part et d'autre de la Voer, ainsi que le long de la N.3 (chaussée de Tervuren à Louvain). Le reste du territoire est occupé par de vastes zones de culture. L'ancienne brasserie locale a cessé ses activités, vers 1950.

Leefdaal: Le château avec sa forte tour carrée et ses tourelles isolées, en forme de poivrières.

Leefdaal: La chapelle Sainte-Véronne précédée d'une tour massive et trapue.





Itinéraire pour piétons: Tervuren (Vier Winden) — Vossem — Leefdaal — Bertem: 10 km.

Pour tous détails concernant les monuments rencontrés, se reporter à l'itinéraire pour automobilistes. Les promeneurs plus aguerris pourront commencer leur randonnée dès le terminus des trams 40 et 45, ce qui allonge le trajet de 2 km environ, mais leur permet, en revanche, de traverser le magnifique **Parc de Tervuren** * dans le sens de sa longueur et rejoindre le parcours, décrit ci-après, à hauteur de l'ancien moulin à eau de Vossem. Les curiosités naturelles et architecturales jalonnant la traversée du Parc de Tervuren ont été décrites dans l'itinéraire: «Tervuren et son cadre prestigieux», publié dans «Brabant» n° 4-1966.

Gagner **Tervuren (Vier Winden)** par l'autobus NL (586) Bruxelles-Tervuren-Louvain. Pour les horaires, consulter l'Indicateur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux. En descendant de l'autobus, prendre immédiatement, à droite, la **Waalse Baan** (ancienne voie romaine, qui reliait jadis la région namuroise à Rumst, en passant par Gembloux, Wavre, Duisburg, Tervuren et Elewijt). Après 200 mètres, cette artère se rétrécit fortement et pénètre sous bois, formant, à cet endroit, un splendide **chemin creux**, que surplombe, à gauche, une **chapelle** de 1882, dédiée à la Vierge. Quelque 200 mètres plus loin, la voie atteint le mur de clôture du parc de Tervuren, au-delà de l'étang dit de Vossem et conduit à un **ancien moulin à eau**, qui releva longtemps des Prémontrés de l'Abbaye de Parc et fut reconstruit en 1755. Converti, en 1924, en café-restaurant, il a été aménagé, voici quelques années, en maison de plaisance (propriété privée) et n'a gardé que sa roue hydraulique comme témoin de ses activités premières.

S'engager dans le sentier qui s'amorce, à gauche du moulin, et épouse étroitement le cours fantasque de la Voer. Le chemin franchit à deux reprises le ruisseau, laissant, à gauche, un étang, puis pénètre sous bois, pour atteindre, 1 km plus loin, la rue conduisant au centre du village de **Vossem**, dans laquelle on s'engage, à gauche. Tourner ensuite, à droite et traverser la **Gemeenteplaats**, aux pittoresques enseignes.

Après la visite de l'église, continuer par la **Dorpstraat**. A la première bifurcation, dont un des angles est occupé par une petite

Reprendre la **Kerkstraat**, couper la **Dorpstraat** et par la **Dottermansstraat**, gagner la N.3, dans laquelle l'on s'engage, à droite, pour rejoindre Louvain, distant de 5,5 km.

La route traverse, au préalable, le hameau de **Terbank** (dépendance de la commune d'**Heverlee**), où l'on longe d'abord, à droite, l'**ancienne léproserie**, dont les bâtiments fortement remaniés aux XIXe (1860) et XXe siècles, sont occupés, aujourd'hui, par les **Sœurs Dominicaines**, qui y hébergent des enfants débiles (Œuvre du Mont Thabor). La léproserie de Terbank fut fondée vers 1200 et transformée, lorsque la lèpre cessa ses ravages dans nos régions, en prieuré occupé par une congrégation de femmes. Supprimé par Joseph II, le prieuré fut vendu en 1802 et partiellement démoli en 1806. Les **Sœurs Dominicaines** y sont installées depuis 1859.

La route laisse, ensuite, à gauche, l'**Eglise du Cœur Immaculé de Marie** (construite en 1954-1955, d'après les plans de l'architecte van den Dael) et atteint enfin **Louvain**, à hauteur de la Porte de Tervuren (Tervuurse Poort).

Louvain, chef-lieu d'arrondissement et important nœud de communication ferroviaire, est une cité industrielle (brasseries réputées), commerçante et résidentielle, arrosée par la Dyle et la Voer, et reliée à l'Escaut et à la Mer du Nord par le Canal de Louvain au Rupel.

Mais Louvain est surtout une prestigieuse **ville d'art** ** et un **foyer intellectuel** de renommée mondiale, grâce à sa célèbre université catholique, groupant plus de vingt mille étudiants.

Rues très animées, surtout pendant l'année académique (octobre à juin). Nombreuses manifestations culturelles (soirées théâtrales, concerts, conférences, colloques).

Plusieurs hôtels et riche éventail de restaurants (cuisines belge et exotique).

Syndicat d'Initiative (V.V.V.): Stadhuis (Hôtel de Ville)
Tél.: (016) 221.01.

La description des principaux monuments de Louvain fera l'objet d'un de nos prochains itinéraires.

▲ Bertem: L'église Saint-Pierre est le sanctuaire campagnard le mieux conservé que nous ait légué l'art roman.

▼ Vossem: L'Oude Vaart Hof dont les bâtiments, d'une agréable ordonnance, datent du milieu du XVIIIe siècle.



▲ Leefdaal: La chapelle Notre-Dame de Bonne Santé, charmant oratoire, en briques avec cordons de pierres blanches.

chapelle dédiée à la Vierge, suivre, à droite (plaques: Leefdaal, Duisburg, Overijse), la **Dorpstraat**. A noter que la rue, qui s'amorce, à gauche, et joint le village à la N. 3 (chaussée de Tervuren à Louvain), passe à quelques mètres de l'**Oude Vaart Hof**. La **Dorpstraat** laisse, à droite, le sobre **Monument aux Morts**, puis s'infléchit vers la droite, avant d'obliquer à gauche. De part et d'autre de la rue, on aperçoit quelques serres. A l'extrémité de la rue, prendre à gauche, la **Boterstraat**, puis, à droite, l'**Onze Lieve Vrouw Straat**, qui gravit un coteau, pour atteindre, à l'entrée même de Leefdaal, la **Chapelle Notre-Dame de Bonne Santé** ou **Chapelle Notre-Dame de Puttebos**. Il s'agit d'un modeste mais charmant oratoire, précédé par un escalier de 10 marches et composé d'une nef unique, prolongée par un chevet. Cette construction, en briques avec cordons de pierres blanches, date, sous sa forme actuelle de 1727 et s'apparente encore par son style à la production baroque. L'autel où trône une Vierge traitée dans le goût rustique, est d'époque.

Cette Vierge, considérée comme miraculeuse et invoquée pour la guérison des fièvres, fait l'objet d'un culte séculaire, qui fut particulièrement intense durant tout le XVIIIe siècle.

Laissant le petit sanctuaire, à gauche, continuer tout droit, en empruntant le chemin d'exploitation, qui court à travers champs et domine la vallée de la Voer.

Joli coup d'œil * sur les environs où les vastes zones livrées à la culture contrastent plaisamment avec les fonds verdoyants et boisés de la Voer.

Le chemin gravit une côte. Au sommet se découpe, en face, l'église de Leefdaal. Le chemin court toujours parmi les champs, puis descend et rejoint un autre chemin de terre qu'on prend à droite, pour le quitter presque immédiatement en tournant à gauche. On atteint de la sorte une rue au revêtement en béton, qu'on suit à droite jusqu'à la Voer, qu'on franchit pour s'engager de suite, à gauche, dans le sentier qui longe le ruisseau (rive droite), traverse une rue pavée, continue sur la rive gauche et vient se perdre dans la drève reliant l'église au château de Leefdaal, à hauteur de la prairie où s'exercent les tireurs à l'arc.

Visiter d'abord, à droite l'**église de Leefdaal**, avant de poursuivre à gauche, jusqu'au **château**.

S'engager, à présent, dans la **Slagbergstraat**, rue tracée entre le **château**, à gauche, et le **moulin**, la **Voer** et l'**étang**, à droite.

Le **cadre** *, ici, est romantique à souhait.

200 mètres plus loin, quitter la rue pour emprunter, à droite, la sente qui descend et rejoint le cours d'eau dans un entourage d'épaisses frondaisons. Laissant la Voer, à sa droite, le sentier coupe successivement une artère asphaltée et un chemin pavé, avant de franchir le ruisseau et rejoindre la chaussée établie sur la rive droite.

A flanc de coteau, apparaît, à droite, la **Chapelle Sainte-Vérone** à laquelle on accède en prenant, à droite, la **Kapellestraat**. Après avoir visité la chapelle, continuer à gravir la **Kapellestraat** et, à la première bifurcation s'engager dans le chemin, à gauche.

Négliger, à gauche, la **Van Hoofstraat**, et poursuivre tout droit. La rue d'abord pavée se transforme en chemin de terre. On rencontre, d'abord, à gauche, un chemin de terre qu'on néglige, puis, à droite, une **chapelle**, dédiée à Notre-Dame de Lourdes, et élevée, en 1878, par J.B. De Wals et D. Van Eycken. La niche est occupée par des statues de la Vierge, de saint Joseph et de saint Antoine. Le chemin assez encaissé est coupé plus loin, par une large artère récemment bétonnée, dans laquelle on s'engage, à gauche. Cette artère conduit directement à la **Dorpstraat**, qu'on suit à droite. On découvre, bientôt, à droite, l'**église de Bertem**, admirablement plantée, sur une hauteur dominant l'agglomération.

Pour accéder au sanctuaire, prendre, à droite, la **Groenendaalstraat**, puis, à gauche, l'étroit chemin tracé entre des dépendances de fermes. On débouche dans le cimetière face à la tour de l'église. Après la visite, sortir du cimetière, par l'entrée principale située derrière le chœur de l'église et descendre, à gauche, la **Kerkstraat**, traverser ensuite la **Dorpstraat**, pour s'engager, en face, dans la **Dottermansstraat**, qui aboutit à la **chaussée de Tervuren à Louvain** (N. 3.).

L'arrêt de l'autobus N.L. (586), qui permet soit de gagner Louvain, soit de rejoindre Bruxelles, est établi en bordure de la N. 3, à 50 mètres, à gauche, en débouchant de la **Dottermansstraat**.

▼ Bertem: L'Eglise Saint-Pierre serait la doyenne des églises brabançonnaises.





Admirant les vitrines de l'Exposition consacrée à « 2.000 ans d'Orfèvrerie Française », M. Jean Rimbert, président de la Chambre de Commerce française, se fait détailler par son organisateur, M. Paul Buss, les pièces rares qu'il est parvenu à réunir.

2000 ans d'Orfèvrerie Française

C'est sous ce titre, combien explicite, que Monsieur Paul T. Buss a organisé récemment chez lui, une remarquable exposition d'orfèvrerie, dont les pièces les plus anciennes remontaient à l'époque gallo-romaine.

Pièces originales ou précieuses qui, en 1965, ont fait l'admiration des visiteurs du Louvre à Paris. Elles y étaient effectivement exposées pendant six mois, avant d'être ramenées en Belgique.

Lors du cocktail de vernissage à Bruxelles, de très nombreuses personnalités avaient tenu à marquer leur sympathie à l'organisateur. Citons parmi elles: Mme Jacques van Offelen, M.

Lucien Cooremans, bourgmestre de Bruxelles, le consul de France et Mme André Brenac, l'attaché militaire près l'ambassade de France en Belgique, le Colonel et Mme J. Vassal, le président de la Chambre de Commerce française, M. Jean Rimbert, Mme van Leynseele et Mlle M.A. Van Den Heuvel, échevins de la ville de Bruxelles, le président du Syndicat d'Initiative de Bruxelles, M. René Dewael, le président de la Chambre de Commerce de Bruxelles, M. Jean De Deyn, le commissaire en chef de Police, M. André De Gryse, le président d'honneur de la Foire de Paris, M. Tony Bouilhet, le secrétaire général du Syndicat d'Initiative de Bruxelles, M. Brouwers-Tits, le directeur de la Foire de Bruxelles

et Mme Géo Chantren, le conseiller du Commerce Extérieur de France, M. M. De Bled, le directeur général de la Chambre de Commerce française et Mme C. Gabel, le président de la Chambre Syndicale du Haut Commerce et des Industries d'Art et de Luxe et Mme Guy Lannoy, le président de la Trentaine, M. Freddy Wolfers, le directeur de l'Agence Belga et président du Lions Club « Bruxelles-Nations », M. Léon Duwaerts, le directeur de l'Agence Havas, M.J. Desreumaux, le directeur du Service des Relations culturelles et publiques de la province de Brabant et Mme Maurice Duwaerts, le président général du Royal Racing Club de Bruxelles et Mme R. Flasselaerts, etc... etc...

Assurés de plaire

par Alice DE VYVER

L'art d'associer les gemmes (on prononce plus volontiers « j'aime ») et les métaux rares est depuis toujours l'œuvre d'artistes vrais, de joailliers d'élite parmi lesquels se classent, incontestablement les belges.

majorité des femmes qui l'estiment seyante à longueur de journée. Ce petit grain de nacre, devenu tel par la volonté des hommes et la complicité des huîtres, (nous parlons ici des perles de culture) connaît un essor extraordinaire. Même ses détracteurs

d'antan lui reconnaissent élégance et qualités.

La valeur sentimentale de ce bijou se double du fait que chacune tient à posséder le plus bel exemplaire (de collier, bague ou bracelet) qui se reconnaît à la dimension des perles et à leur orient, à leur façon d'accrocher la lumière, nuancée de tendres ou neigeux reflets.

Valeurs effectives

Si l'on tient compte des bouleversements actuels, il est certain que le bijou (pratiquement seul) garde sa valeur intrinsèque et reste monnaie courante dans tous les pays.

Un joyau, si modeste soit-il, est une preuve de classe et de distinction, un moyen (ravissant) de se parer contre l'adversité. Comme l'a judicieusement exprimé Albert Willemetz: le diamant est la « cristallisation » du travail; tandis que la perle demeure une « orientation » de l'épargne.

Peut-on trouver meilleur argument en leur faveur ?



Printemps

Associant les perles, les brillants et les pierres de couleurs, cette broche, en forme de branche, séduit par l'harmonie des proportions et la délicatesse de son exécution. (Joaillier Bertrand)

Si la mode est ici moins sensible ou variable qu'en d'autres domaines artistiques ou vestimentaires, elle est présente néanmoins par l'accord des matières, la délicatesse et la précision du dessin.

La langue française, combien riche cependant, ne l'est pas assez pour décrire la finesse et la quasi-perfection des bijoux actuels, qu'une récente exposition (organisée à la Banque Lambert par une dizaine de nos meilleurs bijoutiers) a dévoilées au public.

Tendres perles

Jadis, parente ignorée des brillants, la perle est aujourd'hui leur invitée d'honneur. Toujours classique, elle n'en reste pas moins favorite de la

Tour de cou

Splendide et toujours actuel, ce collier de perles est ici agrémenté d'un fermoir précieux, traité en forme de fleur, alliant saphir et brillants. (Joaillier Bertrand)



IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



... Trois ministres se sont rendus à Villers-la-Ville :

MM. De Saeger, Wigny et Piers. Suite au cri d'alarme lancé par M. de Néeff, Gouverneur de la Province de Brabant, à propos des ruines de Villers-la-Ville qui se dégradent d'une manière critique, les ministres des Travaux Publics, de la Culture française et du Tourisme ont tenu à se rendre compte, personnellement et sur place, de la réalité de la situation. Accueillis par le Gouverneur, la Députation Permanente du Brabant et diverses autres personnalités dont le bourgmestre de Villers-la-Ville, ils ont examiné le problème de l'entretien et de la conservation du site et de l'abbaye de Villers-la-Ville. Créée en 1146, cette abbaye cistercienne a été abandonnée par les moines lors de la Révolution française, pillée et détériorée à l'époque. En 1884, la nef centrale de l'église abbatiale s'écroula, ce qui suscita un certain remous dans l'opinion publique. En 1893 enfin, l'Etat racheta les ruines. Elles connurent d'autres malheurs en 1953, avec l'incendie du moulin, qui servait d'auberge (aujourd'hui reconstruit, il est devenu hôtel) et, en 1962, avec une crue de la Thyle qui encrassa les salles basses d'une épaisse couche de limon. Ajoutons à ce

sombre tableau que la propriété, qui compte un nombre respectable d'hectares est livrée aux soins d'un seul jardinier, qui doit d'ailleurs assumer sa tâche en d'autres lieux.

Le problème ?

Il faut réparer. Des pierres ou des pans de murs menacent de s'effondrer. Les végétaux masquent de nombreux détails architecturaux et accélèrent le processus de dégradation. Il s'agit d'un domaine appartenant à l'Etat.

Les autorités provinciales ont déjà consenti un budget important pour réaliser une route touristique allant de Bruxelles à Villers-la-Ville. La Fédération Touristique du Brabant a établi un itinéraire et édité de nombreux dépliants. D'autres réalisations provinciales ont eu pour effet d'attirer 50.000 visiteurs par an.

En réaction contre ce qui est devenu un dicton — abusif, veut-on encore croire —, selon lequel l'Etat est le plus mauvais gestionnaire de ses biens, le ministre des Travaux Publics, M. De Saeger, parlant en son nom et en celui de ses collègues, a promis trois millions pour les travaux de première nécessité. En outre, les Services du Plan vert seront chargés de l'étude des projets d'aménagement. La possibilité d'éclairage des ruines sera également mise à l'étude.

... Notre Fédération a édité une plaquette sur le champ de bataille de Waterloo

Pour rencontrer les vœux formulés par de nombreux touristes, notre Association a édité, voici quelques mois, une plaquette, d'une teneur de 20 pages, consacrée au champ de bataille de Waterloo. Présentée sous la forme d'un itinéraire, complètement mis à jour, abondamment documenté et rehaussé d'une carte très vivante et de quarante illustrations, elle convie l'excursionniste à suivre, pas à pas les traces de ces trois « géants » de l'histoire militaire que furent Napoléon, Wellington et Blücher.

Ce circuit, comportant la description minutieuse de tous les monuments et curiosités jalonnant le site de Waterloo, conduit l'amateur comme le pèlerin du passé, de Bruxelles aux Quatre-Bras, via Waterloo, Braine-l'Alleud, Plancenoit et Vieux-Genappe. Chaque monument étant replacé dans son contexte historique, le visiteur pourra revivre de la sorte les épisodes les plus marquants de cette tragédie du 18 juin 1815 où, en l'espace de quelques heures, se joua le destin de l'Europe. Cette plaquette itinéraire est en vente à la Fédération Touristique du Brabant, 4, rue Saint-Jean, à Bruxelles 1 (Téléphone: 02/13.07.50.) au prix très modique de 10 Fr. - C.C.P. 3857.76

... Aarschot se prépare à fêter dignement les jours gras

Fidèle à la tradition, la Gilde locale des « Kasseistampers » a mis sur pied, à l'occasion du carnaval 1967, un programme de festivités de nature à satisfaire les plus exigeants. En fait, les fastes ont déjà débuté, le 14 janvier dernier, avec le bal d'adieu du Prince Carnaval 1966. Ce 21 janvier, au cours d'une soirée dansante pas comme les autres, il sera procédé à l'élection du Prince Carnaval 1967 et à la nomination de plusieurs « Doc-



teurs Humoris Causa », choisis parmi les personnalités les plus méritantes. Le samedi suivant, 28 janvier, on dansera encore, mais cette fois dans une ambiance spécifiquement européenne. Le dimanche, 5 février, Aarschot accueillera dans ses murs divers corps de musique (au total, une demi-douzai-

ne de fanfares et d'harmonies), qui répandront leurs joyeux flonflons aux quatre coins de la ville. Le même jour aura lieu, dans un climat d'enthousiasme, le pittoresque bal des enfants. Mais le big event sera incontestablement la journée de mardi gras, avec, entre autres attractions, l'exubérant et chatoyant cortège carnavalesque, l'intronisation du Prince Carnaval par le maieur en personne, et, the last but not the least, le grand bal de clôture, qui, pour ne pas faillir à la coutume, se terminera aux petites heures. Signalons que les divers bals, figurant au programme des festivités, auront pour cadre le « Bloemenhof ».

... La commune d'Anderlecht organise un concours ouvert aux sculpteurs et statuaires

Désireuse de rendre un hommage à la fois tangible et durable à la mémoire de Joseph Bracops, l'Administration communale d'Anderlecht organise un concours en vue de la réalisation du

buste de celui qui fut, de 1947 à 1966, son premier magistrat.

Le concours est ouvert à tous les artistes, sculpteurs et statuaires, de nationalité belge, et est doté de 15.000 francs de récompense, se répartissant comme suit:

- le lauréat aura la commande du buste;
- le second classé recevra une prime de 10.000 francs;
- le troisième recevra une prime de 5.000 francs.

Ce buste, consistant en un portrait du défunt et non en une figure symbolique ou allégorique, est destiné à être placé dans la salle du conseil de l'Hôtel communal.

Les œuvres participant au concours seront réalisées soit en plâtre, soit en matière définitive (marbre blanc). Elles devront être remises à l'Administration communale (Service du Secrétariat) pour le 28 février 1967, au plus tard.

Le règlement complet du concours peut être obtenu au même Service du Secrétariat, Hôtel communal, place du Conseil à Bruxelles 7 (Anderlecht).

Les manifestations culturelles et populaires

JANVIER 1967

- 28 BRUXELLES: Salon du Bâtiment, au Centre International Rogier (jusqu'au 5 février).
- 29 GALMAARDEN: Fête de la Saint-Paul, Messe, cortège folklorique et distribution généreuse des « Pauwelbroodjes » (petits pains bénits). Cette tradition, haute en couleur, remonte à 1382.


FEVRIER 1967

- 1 BRUXELLES: Exposition « Rik Wouters et quelques artistes brabançons », au Musée d'Art Moderne, 1, place Royale. L'exposition est ouverte tous les jours, sauf le lundi, de 10 h à 12.30 h et de 13.30 h à 17 h (jusqu'au 5 mars).
- 2 LOUVAIN: Fête Patronale de l'Université. Messe solennelle en la collégiale Saint-Pierre. Cortège.
- 3 BRUXELLES: Exposition « Jeune Peinture Belge », au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 14 février). - Exposition « Le Musée dans l'Usine », présentée par la Fondation Peter Stuyvesant, au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 26 février).
- 5 BRUXELLES: Salon professionnel « Europac », dans les Palais du Centenaire, au Heysel (jusqu'au 13 février).
- 7 AARSCHOT: Cortège carnavalesque, installation du Prince Carnaval par le Bourgmestre et grand bal de clôture.
- 8 DIEST: Première grande Foire aux chevaux et Foire commerciale.
- 11 BRUXELLES: Exposition « Les Peintres de la Mer », au Palais des Beaux-Arts (jusqu'au 26 février).
- 12 BRUXELLES: Salon du Cadeau et de l'Objet d'Art, au Centre International Rogier (jusqu'au 19 février).
- NIVELLES: 65^e Cortège carnavalesque avec le concours des géants nivellois: l'Argayon, l'Argayonne, leur fils Lolo et le facétieux cheval Godet, qui fêteront à cette occasion leur sixième centenaire. La participation de géants appartenant à d'autres localités est prévue.
- 14 BRUXELLES: Ouverture officielle de l'Année Internationale du Tourisme.
- 15 BRUXELLES: Exposition de Matériel scientifique, technique et didactique, en la salle Paul-Emile Janson de l'Université de Bruxelles (jusqu'au 24 février). Renseignements: Film Scientifique, 50, avenue F.-D. Roosevelt.

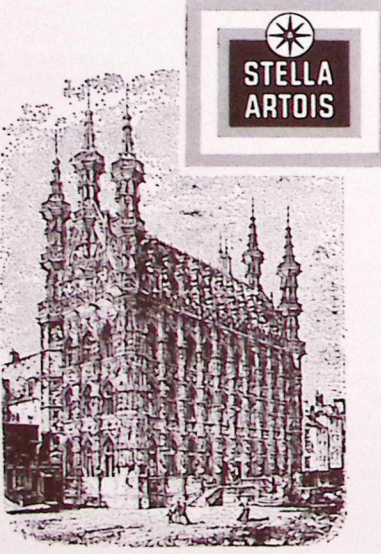
- 50, avenue F.-D. Roosevelt.
- 17 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: Dolf Ledel (médaillés). Exposition ouverte jusqu'au 4 mars.
- 23 BRUXELLES: Au Cirque Royal: « La Neuvième Symphonie » par les Ballets du XX^e siècle. Chorégraphie: Maurice Béjart (jusqu'au 12 mars - relâche: le 27 février et le 6 mars).
- 25 BRUXELLES: Salon des Vacances, dans les Palais du Centenaire, au Heysel (jusqu'au 5 mars) - Salon du Jardin, au Centre International Rogier (jusqu'au 5 mars).
- 26 BRUXELLES: A l'Eglise de la Chapelle: Pèlerinage à saint Christophe - Bénédiction des véhicules (spécialement des autocars).

MARS 1967

- 1 LOUVAIN: Chapelle Saint-Antoine, Place Père Damien: durant tout le mois de mars, pèlerinage national à saint Joseph.
- 4 HAL: Cortège carnavalesque.
- WAVRE: Cortège carnavalesque.
- 10 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art du Brabant: « Les Métiers d'Art féminins » (jusqu'au 18 mars).
- 11 TUBIZE: Au Musée d'Histoire locale (ancienne Ferme Scayet): « Les Métiers d'Art du Brabant » (jusqu'au 27 mars).
- REBECQ-ROGNON: A l'Hospice de Rebecq: Exposition du Trésor de l'Hospice (tableaux, meubles, sceaux et manuscrits anciens). Visites: tous les après-midi, de 13 à 18 heures, jusqu'au 27 mars inclusivement.
- 19 ANDERLECHT: Concours du « Bœuf Gras ».
- HOEGAARDEN: Procession des « Douze Apôtres » (départ à 8.30 h).
- SCHAERBEEK: Cortège carnavalesque.
- 24 BRUXELLES: Salle de l'Office provincial des artisanats et des industries d'art du Brabant, 6, rue Saint-Jean: « Les Métiers d'Art du Hainaut » (jusqu'au 8 avril).



Le Joaillier Bertrand
le spécialiste
de la perle de culture
37, rue Gretry - Bruxelles 1



**STELLA
ARTOIS**

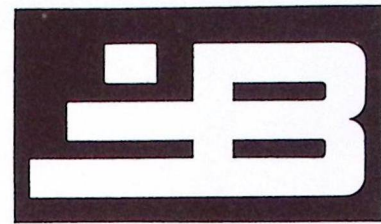
NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

3.75%
net

VOTRE « INTERET » vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

47-48, Vieille Halle aux Blés
BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 l.)

84, Boulevard Tirou
CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 l.)



**Les manifestations
aux Palais du Centenaire
en 1967**

**Salon
de l'Automobile**
du 18 au 29 janvier

•
**Salon
professionnel
EUROPAC**
du 5 au 13 février

•
**Salon
des Vacances**
du 25 février au 5 mars

•
Salon "Bel-jouets,,
du 2 au 9 avril

•
**Foire
Internationale
de Bruxelles**
du 15 au 26 avril

**Salon
international
du cuir et de la
chaussure
"BENELUX,,**
du 16 au 19 septembre

•
**38^e Salon
de l'Alimentation
et des Arts
Ménagers**
du 7 au 22 octobre

•
**Salon
de l'Ameublement**
du 7 au 22 octobre

•
**30^e Foire
du Meuble
de Bruxelles**
du 23 au 27 novembre



BRABANT

REWISBIQUE
Archives

01

FR.
1